



40

36

CHODRUC-DUCLOS

OU

L'HOMME A LA LONGUE BARBE

DRAME, EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VAEZ ET MICHEL DELAPORTE
MUSIQUE DE M. MANGEANT

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITE, LE 29 JUIN 1850.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

CHODRUC-DUCLOS (premier rôle).....	MM. MATIS.	LE MONSIEUR AU JOURNAL.....	DESTES.
LACOURÈRE.....	DELASTRE.	UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.....	
MAUBIANG.....	SERVILAS.	UN BADAUD.....	AUST.
LEONGE, fils de Lacourère.....	E. BORDON.	UN EMPLOYÉ DE LA PRISON.....	
RATA.....	REAL.	UN ANGLAIS.....	LACOUTTE.
MALAGUTTI.....	PAULIN MÉNOR.	MADAME DE KERDUEL.....	M ^{lle} HARCIS-FRÉCHA.
LE COLONEL DE KERDUEL.....	ALEXANDRE.	ÉGLANTINE.....	FÉNELIN.
UN OFFICIER.....	BARVANNE.	PAHLETTE.....	FANNY KLEINE.
UN MONSIEUR.....		LA MÈRE DEUX-SOUS.....	BONNET.
UN MÉDECIN.....	RACHELET.	UNE SERVANTE DE CABARET.....	RICHE.
UN AGENT DE POLICE.....		UNE BONNE.....	DELORVA.
LE DIRECTEUR DE LA PRISON.....	RICHÉ.	PEUPLE, OFFICIERS, SOLDATS, AGENTS DE POLICE, ENFANTS.	

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU
La place des Quatre-roses à Bordeaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever de rideau, CHODRUC-DUCLOS, vêtu à la mode des égyptiens de 1813, vient d'escalader le balcon d'une maison à droite. Il s'y accroche et grille l'oreille. Le peu après, entrent plusieurs AGENTS DE POLICE. — Il fait demi-jour.

DUCLOS. Diables d'agents de police ! je crois les avoir dépeints ! Tâchons de descendre sans bruit et de regagner mon domicile. (Il regarde le balcon, pose l'oreille.) Oh ! oh ! j'aperçois mes collègues. (Il se cache derrière une maison.)

LE CHEF DES AGENTS, à ses hommes. Vous êtes des maladroits. DUCLOS, à part. C'est vrai !

LE CHEF. Notre homme nous a encore échappé ; moi, qui croyais si bien le tenir, (à part) et qui comptais sur cette capture pour obtenir de l'avancement !

DUCLOS, à part. Il m'attendrait !
LE CHEF. Mais il doit s'être caché dans quelque renforcement de porte cochère.

DEULOS, à part. Pas si sot !
 LE CHER. Allons! Forcille ou guêl! marchons en silence le long des murs, et vitons ce plû de maisons. (Les agents tout le tour de la maison se le balcon de laquelle est caché Duchos.)

SCÈNE II.

LACOURIÈRE, entrant par la gauche, puis les AGENTS DE POLICE.
 LACOURIÈRE. Bientôt le jour, je n'ai que le temps de rentrer chez moi pour changer d'habits, et il m'est fait aller à mon rendez-vous. Tout me préjuge que cette journée sera meilleure pour moi. (Il s'adresse sur la scène à droite, les agents de police qui se sont retirés.)
 LE CHER. Hello-hé!
 LACOURIÈRE. Hein! messieurs, que me voulez-vous?
 LE CHER. Vous ne le devinez pas?
 LACOURIÈRE. Mais... je m'en doute. (À part.) Ce sont des voleurs!
 LE CHER. Alors, tu vous faites pas prier.
 LACOURIÈRE, à part. Exécutions-noes. (Reste.) Messieurs, volez ma bourse.
 LE CHER. Si bourse! prétendez-vous nous insulter?
 LACOURIÈRE. Parlez-moi si elle n'est pas aussi... lourde que vous êtes en droit de le désirer, mais je ne savais pas avoir l'honneur...
 LE CHER. Trêve de plaisanteries, vous allez nous suivre.
 LACOURIÈRE. Où cela? Où donc! dans votre cabinet?
 LE CHER. Chez le commissaire général de la police.
 LACOURIÈRE. Quoi! vous seriez...?
 LE CHER. Agents du service de sûreté.
 LACOURIÈRE. Alors qu'avez-vous à faire ensemble?
 LE CHER. Venez toujours, monseigneur le conspirateur.
 LACOURIÈRE. Un conspirateur? moi, l'homme le plus pacifique de la ville de Bordeaux et de tout l'empire français.
 LE CHER. A d'autres! vous sortez d'un club de royalistes où vous avez joué la suite.
 LACOURIÈRE. Je sors du grand cercle et si j'y ai vu des rois, ce n'est qu'en jeu de paquet, ou encore ils ont été contre moi. Vous ma carte de secrétaire ou vous pouvez lire mon nom. (Il donne sa carte, un des agents approche sa lanterne.)
 LE CHER. Non, non! LACOURIÈRE, répugnant.
 LACOURIÈRE. Voici en outre mon passe-port. (Il le donne.) Car l'arrivée de voyage et le suis à Bordeaux que d'hier seulement. Veuillez confondre le signalement.
 LE CHER. Ici restent ses papiers. C'est vrai, nous nous sommes trompés. Revenez sans excuses et allez où bon vous semblera. (À ses agents.) Continûtes nous rechercher. (ils sortent par la gauche.)

SCÈNE III.

LACOURIÈRE, DEULOS, sur le balcon. Le jour vient peu à peu pendant cette scène.
 LACOURIÈRE. He m'ont fait une peur! rentrons bien vite chez moi.
 DEULOS, se penchant sur le balcon. Lacourière!
 LACOURIÈRE. Qui m'appelle?
 DEULOS. Par ici!
 LACOURIÈRE. Un homme sur le balcon de ma chambre à coucher.
 DEULOS. C'est moi!
 LACOURIÈRE. Qui, vous?
 DEULOS. Un de tes meilleurs et de tes plus anciens amis.
 LACOURIÈRE. Cette voix...
 DEULOS. Eh! oui... c'est Chodruc-Duclos, ton inséparable, du temps que nous étions ensemble dans l'étude de mon père à griffonner les grosses de son notariat.
 LACOURIÈRE. Et que fais-tu là-haut sur le balcon de nos voisins?
 DEULOS. Le personnage dont les agents de police voulaient te faire adouber les nouveaux exploits...
 LACOURIÈRE. Ah! bah! c'est toi qu'on cherche?
 DEULOS. Et qu'on ne trouve pas, comme tu vois.
 LACOURIÈRE. Conte-moi donc cela.
 DEULOS. Volontiers, figure-toi... mais attends, je descends.
 LACOURIÈRE. Je vais sonner pour qu'on ouvre la porte.
 DEULOS. Non pas! inutile de mettre les gens dans le secret! (il descend.)
 LACOURIÈRE. A présent, parle... Mais, j'y songe, si ces agents allaient revenir?
 DEULOS. Je leur dirais comme toi, qu'ils se trompent... et puis, ce n'est pas précisément à moi personne qu'ils en veulent, mais à l'homme inconnu qu'ils ont poursuivi dans sa fuite.
 LACOURIÈRE. Et d'où venais-tu?
 DEULOS. Je cours deux lièvres à la fois... une aventure monstre et une aventure politique. C'est un me cachant pour la première que j'ai évité les mauvaises chances de la seconde.
 LACOURIÈRE. Tu as toujours eu le cœur très-orageux et la tête très-chaude.
 DEULOS. Ah! mon ami, si tu savais... une conspiration admirable... une femme éblouissante!... d'un côté, l'empereur Napoléon à combattre... de l'autre...
 LACOURIÈRE. Quelque mar à tromper, n'est-ce pas? Je suis sûr qu'il s'agit encore d'une femme mariée.
 DEULOS. Presque une veuve... son mari est le plus souvent hors des frontières.
 LACOURIÈRE. Ah c'est... en n'est pas ma femme, ou moi-même?
 DEULOS. Ta femme?
 LACOURIÈRE. Ah! mais non!... D'abord, elle est à Paris; ensuite, elle est si laide!
 DEULOS. Ici, présent la suite. Sois donc doublement tranquille...
 LACOURIÈRE. Sais-tu bien que tu tournes au don Juan, mon ami! En diligence, un commis voyageur de cette ville ne terminait pas sur le chapitre de ses galantes proesses.
 DEULOS. Éu vérité?
 LACOURIÈRE. Et des deux!
 DEULOS. Oh! quant à ce dernier point, la politique et j'ose un plus grand rôle que l' amour.
 LACOURIÈRE. Ah! oui, en fait... les opinions exagérées... A l'étude de maître Duclos, ton brave père, tu te faisais déjà le pailleur de la cocarde blanche.
 DEULOS. Que veux-tu? c'est une tradition de famille.
 LACOURIÈRE. Et quand nous nous sommes perdus de vue, tu parais pour t'installer dans la sollicitude veulesse... Depuis lors, les événements ont bien marché... Bonaparte nous a mis à la raison... Aussi, je me n'aban guère de te retrouver au milieu des conspirations... Prends garde, mon ami.
 DEULOS. Laissons cela, et parlons de lui... Voyons, que deviens-tu? ra-tu toujours l'homme positif, l'homme des chiffres, l'hébreu typographique?
 LACOURIÈRE. Eh! moi cher Duclos, on ne change pas sa nature... la mienne est positive et prévoyante... Au lieu de m'amusar à faire de donquichottes politiques, j'ai écrit de vivre en bonne intelligence avec tous les partis... et pourvu qu'ils me fassent gagner de l'argent, peu m'importe leur opinion. Ah! j'ai épousé madame Lacourière, je ne me suis pas marié si elle pouvait pour les lianes ou pour les bécots; elle avait écrit mille écus de moi, et j'ai adoré comme une veuve... J'en suis encore à m'apercevoir si elle est blonde ou brune... Mais ce que je sais positivement, c'est qu'il s'y fait là une excellente affaire... Ma femme n'a eu qu'un tort, mais un tort grave.
 DEULOS. Ah! bah! est-ce que, malgré sa laideur, madame Lacourière...
 LACOURIÈRE. Il s'agit bien de cela!
 DEULOS. Qu'est-ce donc?
 LACOURIÈRE. Eh bien, mon cher, elle m'a donné deux enfants, une fille et un garçon... et dans! tu conçois, c'est un surcroît de dépenses...
 DEULOS. Hé! là tu es devenu d'une belle force!
 LACOURIÈRE. A présent, voilà mes affaires qui grandissent... et je suis en train de mettre mon lit à la charge du gouverneur.
 DEULOS. Comment cela?
 LACOURIÈRE. Oui, une bourse au lycée Napoléon.
 DEULOS. Une bourse!... quand le fortune le permettrait...
 LACOURIÈRE. Belle raison!... Comme si l'on était jamais riche!
 DEULOS. Parre suite... Moi, mon cher Lacourière, je n'ai pas ambitions, et si je me morais jamais, ce serait une affaire de cœur, non une affaire d'argent. Tiens! cette femme dont l'honneur et la réputation une lorgnée à faire tout à l'heure au risque de me tuer, j'ai une comme j'aimais à vingt ans! Tu sais quelle vue confiante, dévouée, sensible, la nature m'a dotée! L'apprentissage du monde était venu ensuite, je travaillais des aventures galantes longtemps conduit à l'ivresse de mes propres sentiments. Eh bien, tous les beaux songes, toute la fraîcheur, toutes les adorations de la jeunesse, mon cœur les a retrouvés, et mon cœur le plus cher se sent de pouvoir épouser celle que j'aime! Mais sa main était donnée à un autre, et tout est pour le mieux peut-être, car les devoirs de la famille me gêneraient dans mes aventures politiques, et je me suis marié depuis longtemps sans lui que j'ai juré d'attendre. Souviens-toi chacun notre chance à toi l' amour de l'or, à moi la religion du dévouement; nous verrons qui de nous deux arrivera le premier au bonheur.
 LACOURIÈRE. Faisons-nous et partons l'un et l'autre!... En attendant, je te dis adieu. (Regardant à sa montre.) Déjà six heu-

rest ! je n'ai pas même le temps de rentrer chez moi : uno affaire de la plus haute importance...

DUCLOS. Toujours des affaires?...
LACOURÈRE. Il s'agit d'une adjudication de fournitures ; je ne voudrais pas manquer au rendez-vous que m'a donné le colonel influent à qui je vais la devoir.

DUCLOS. Va donc !
LACOURÈRE. Tu restes ici ?
DUCLOS. J'attends quelqu'un. (Il regarde au loin du côté droit.) Ah ! voici justement...

LACOURÈRE. bon à duos. Tâche d'être prudent au moins.
DUCLOS. Sois tranquille. (Assombrissement.)

SCÈNE IV.

DUCLOS, MAUBLANC, *peu trait en quatre personnages morts.*

MAUBLANC. Dieu soit loué ! vous voilà sain et sauf. (Il lui enlève ses autres personnes qui entrent et servent la main à Duchos.) Ne restez pas ici ! venez !

DUCLOS. Mais quel lieu plus sûr pouvions-nous choisir ? On soupçonne l'association que nous avons formée dans l'intérêt de la cause royale, mais rien n'est découvert, grâce à la précaution que nous prenons de ne conspirer que dans les promesses publiques et dans les feux. Nos affidés sont en bon chemin. Ce soir, au bal de la Redoute, je vous en rendrai bon compte avec les preuves à l'appui ; je les attends. Encore quelques mois, et la restauration des Bourbons sera un fait accompli. Elevé par ma famille dans le respect de la vieille monarchie, j'ai vu à cette cause, vous le savez, ma vie, mon intelligence et ma fortune ; disposez de tout cela, mes amis, comme si tout cela vous appartenait.

MAUBLANC. Les sacrifices que vous avez faits pour notre parti seront toujours vivants dans notre souvenir, et moi personnellement, monsieur Duchos, je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre en me délivrant d'une certaine contrainte par corps...

DUCLOS. Monsieur de Maulbanc, cela vaut-il le peine d'en parler ?

MAUBLANC. sans reproches. Oui, messieurs, sans cet excellent Duchos, faute du pouvoir payer dix mille francs à un créancier, j'allais conspirer dans la prison pour deites... Mais patience : quand nos amis seront à la tête du gouvernement, Duchos peut compter...

DUCLOS. Fi donc ! être payé pour des services ! faire de ses amis des ennemis mortels et assassins ! Laissez ces indignes calculs aux intrigants de bas étage. Ces marchands d'honneur ne sont que trop nombreux dans tous les partis, et l'histoire de la France, dont ils se font un manteau si commode, n'empêchera pas le peuple, à un jour donné, de faire tomber leurs masques et de les écraser de son mépris. Dans sa justice, il pardonne à la couleur de tous les draps, pourvu qu'ils aient des convulsions royales.

MAUBLANC. Voilà qui est fort bien parlé ! et nous sommes fiers de vous avoir à notre tête ! Malgré cette noble obligation, ce ne sera pas une faute si vous ne trouvez place dans les conseils de roi, une fois que les puissances étrangères nous auront aidés à le rétablir sur le trône de ses pères !

DUCLOS. une indignation. Étranger ! Et quoi ! vous êtes dégoûtés à ce point, que vous ne craignez pas d'invoquer le secours d'une invasion ! Mais savez-vous bien quelle est votre coupable espérance ? comment ! vous verriez d'un œil se la dévastation de notre pays ! vous seriez tendre la main aux barbares qui traîneraient à leur suite le pillage, le meurtre et l'incendie ! Ah ! si jamais un jour nous n'étions se levés sur la France, je ne vous le cache pas, messieurs, j'étais une place en premier rang des dévoués de notre patrie pour combattre les étrangers.

MAUBLANC. à part, une exclamation que se sont groupés à gauche. Décidément, c'est un esprit étou qui peut nous servir, mais dont il n'y a rien à espérer. (Un homme ayant eu seule rebattu sur son visage s'écroule par la droite et s'approche mystérieusement de Duchos.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DE KÉROUEL.

MADAME DE KÉROUEL. bon à duos. Duchos ! il faut que je vous parle.

DUCLOS. bon à madame de Kérouel. Quelle impudence.
MAUBLANC. à part. Madame de Kérouel !

DUCLOS. Pardonnez-moi, messieurs, si je suis obligé de vous quitter...

MAUBLANC. Nous nous retirons. (au à duos.) Ce soir, au bal de la Redoute, nous prendrons un parti.

MAUBLANC. C'est bien.
MAUBLANC. à part. Madame de Kérouel dédaigne mon amour pour cet homme ! Patience ! Allons, messieurs, s'envez-moi. (Maulbanc sort avec ses amis par la gauche.)

SCÈNE VI.

DUCLOS, MADAME DE KÉROUEL.

MADAME DE KÉROUEL. comment son vole Tout est découvert par le frère de mon mari qui l'avait chargé de veiller sur moi.

DUCLOS. Comment ?
MADAME DE KÉROUEL. Il a saisi notre correspondance, et connaît par elle l'existence de notre enfant ! Ce n'est pas tout, M. de Kérouel revient de l'étranger... aujourd'hui, ce matin même... et je crains que son frère ne lui révèle... Oh ! je suis perdue !

DUCLOS. Marie ! ma vie vous répondra de la vôtre et de celle de notre enfant, peut-être vous alarmez-vous à tort ! peut-être de simples indiens...

MADAME DE KÉROUEL. Non non, tout est bien réel ! Je ne m'illusionne pas ! mon déboucheur, ma mort, peut-être... Le colonel est chez lui déjà sans doute ; et moi ! moi avec la conscience de ma faute, avec la pâleur sur le visage et les remords dans le cœur, j'ai jeté ce voile sur mes yeux, et j'ai fui de ma maison croyant n'y plus rentrer... mais je me suis souvenue de mon enfant qui dort là-bas, pauvre et innocent créature, qui me cherche peut-être, qui me tend les bras... je suis accourue pour vous prévenir, pour vous conjurer de la sauver... et je retourne où m'appellent le devoir et l'espérance de ma faute.

DUCLOS. Marie ! ma vie vous répondra de la vôtre et de celle de notre enfant, malheur à qui oserait...

MADAME DE KÉROUEL. Oh ! pas d'éclat, je vous en supplie, si vous ne voulez pas que j'expire de honte.

DUCLOS. Je ne puis pas souffrir...

MADAME DE KÉROUEL. comment à donner la mort. Non ! non ! je me suis trompée, sans doute, j'ai pris trop sûrement l'alarme. Mon mari ne sait rien, son frère ne l'aura pas vu encore, il se taira... oui, oui, c'est certain. Ne vous mêlez de rien, laissez-moi retourner auprès de M. de Kérouel.

DUCLOS. Mais s'il sait tout... mais s'il vous voit...
MADAME DE KÉROUEL. Ne craignez rien, notre enfant sera en sûreté ! adieu ! si vous m'aimez, gardez-vous de paraître. (Elle se dirige vers la droite pour sortir.)

DUCLOS. la malheure. Marie ! je vieillirai sur vous. Et d'abord je me rends chez le frère de M. de Kérouel, je saurai ce qu'il a surpris de votre secret ; c'est un gentil homme, et ne voudra pas vous perdre. Soyez sans crainte je me charge d'obliger son silence.

MADAME DE KÉROUEL. passant au ciel et saluant son voile. Ah !

DUCLOS. (à part.)
MADAME DE KÉROUEL. Éloignons-nous, je vous en supplie.

DUCLOS. Qu'est-ce donc ?

MADAME DE KÉROUEL. M. de Kérouel ! c'est lui ! je l'ai vu ! il vient de ce côté... (parlé à part)
DUCLOS. Je me rends chez son frère et je vous promets qu'il se taira. (On entend par la droite, madame de Kérouel au premier plan, écrier vers la gauche.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE KÉROUEL, en petite tenue, **LACOURÈRE,** **OFFICIER** et **SOLDATS** du régiment de la garde impériale en uniforme.

LE COLONEL. est officier et ses soldats. Oui, mes amis, j'ai vu l'empereur, et c'est par son ordre que je tiens ici, à Bordeaux, reprendre le commandement de mon brave régiment. Demain, nous partons pour l'Allemagne, où de nouvelles victoires nous attendent ! demain donc ! demain ! (Les soldats et les officiers sortent par la droite en criant : Vive l'empereur !)

SCÈNE VIII.

LACOURÈRE, LE COLONEL DE KÉROUEL. Le colonel est assailli et moussé.

LACOURÈRE. Permettez-moi, colonel, de vous renouveler mes félicitations sur cet heureux retour qui comble de joie tous vos amis.

LE COLONEL. C'est bien, mon cher Lacourère.

LACOURÈRE. Un nouveau corps d'armée va donc entrer en Allemagne?

LE COLONEL. Oui.

LACOURÈRE. Que de laïers vous êtes rouiller encore. P'en suis sûr! Hier que vous! parce que mon patriotisme... mon admiration pour le grand homme qui conduit la grande armée sur ses grands champs de bataille... Dites-moi, colonel, il y aura de grandes fournitures à soumissionner pour nourrir une si grande expédition.

LE COLONEL. C'est possible!

LACOURÈRE. C'est certain; si par votre bienveillante protection, je pouvais obtenir la préférence sur mes concurrents...

LE COLONEL. Et vous promettez de vous y aider.

LACOURÈRE. Que du romage-chiens!...

LE COLONEL. Je vous en dispense.

LACOURÈRE. Je serais heureux si à mon tour je pouvais vous rendre quelque service.

LE COLONEL. Vous le pouvez.

LACOURÈRE. Vraiment. (A part.) Diable! Il ve m'emprunter de l'argent.

LE COLONEL. Flétrie d'autant moins à vous mettre dans la confidence de l'insulte qui m'a été faite et dont je viens tirer vengeance, qu'habitait Bordeaux, vous êtes comme tout le monde ici, considéré le méprisable que je suis résolu à chasser.

LACOURÈRE. Quelqu'un aurait osé vous insulter?

LE COLONEL. Oui, pendant que je combattais en Allemagne, un infâme royaliste e séduit ma femme, j'en ai la preuve, la preuve irrécusable, j'ai là ses lettres signées de son nom. Mon frère me demandait l'autorisation de lui tenger, je n'ai pas voulu, je suis accouru... je tengerai ce misérable ou il me tuera.

LACOURÈRE. Quoi, colonel! risquer ma existence si précieuse...

LE COLONEL. Même je ne l'aurait fait de plus grand cœur.

LACOURÈRE. Remoncez à ce dessein! (A part.) Et me fourniture, grand Dieu! (Bonneur et air de débauché.)

LE COLONEL. Quel est ce bruit?

LACOURÈRE, regardant en bas de son droit. Un homme que l'on pourchasse... il se dirige de ce côté.

LE COLONEL. Quel est cet homme?

LACOURÈRE. Attendez donc, je ne me trompe pas, c'est lui!

LE COLONEL. Qui donc?

LACOURÈRE. Vous ne le connaissez pas. Un de mes amis que j'ai quitté tout à l'heure.

SCÈNE IX.

LES MÉRES, DUCLOS, arrivant en file sur, l'habit débraillé.

LACOURÈRE, l'air étonné. Où vas-tu?

DUCLOS. Vaigi contre un, les lâches! ils veulent m'assassiner!

LACOURÈRE. L'assomoir!

LE COLONEL. Comptez sur moi pour le défendre... (A Duclos.) Que vous reproche-t-on?

DUCLOS. Une affaire d'honneur! un homme que je viens de blesser en duel.

LACOURÈRE. Toujours le même.

LE COLONEL. L'insulte n'est passée honorablement?

DUCLOS. Je le jure! (Bonneur à l'assomoir.)

LACOURÈRE, regardant dehors. Ils approchent! ce sont des soldats.

LE COLONEL. Des soldats!... (A Duclos.) Je vous prends sous ma sauvegarde. (Il se place devant Duclos, qui rejette ses cotons.)

SCÈNE X.

LES MÉRES, SOLDATS, OFFICIERS, l'épée à la main; HOMMES DU PEUPLE.

LA FOULE. A mort! à mort! Il e tué un homme!

LE COLONEL. Arrêtez! J'ai juré qu'on respecterait ses jours!

L'OFFICIER. Vous, colonel!

LE COLONEL. Et vous savez et le colonel de Kérourc! jamais débauché à son serment.

DUCLOS, à part. Le colonel de Kérourc!

LE COLONEL. Retirez-vous! Le duel e été loyal; la justice de Dieu e prononcé.

LA FOULE. Oui!

LE COLONEL. Eh bien, ne m'a-t-on pas entendu?

L'OFFICIER. Colonel, votre frère est mort!

LE COLONEL. Mort. Mon frère?

L'OFFICIER. Et son meurtrier, le voici! C'est le royaliste Chodruc-Duclos!

LA FOULE. A mort! à mort!

LE COLONEL. Lui! (Il se précipite de saire, puis, reprenant son calme, il dit à la foule.) J'ai promis qu'il n'aurait rien à craindre de vous. Allez! (La foule s'écoule, puis se retire sur une table imprimée de couleur, qui fait signe à quelque officier de rester auprès de lui.)

SCÈNE XI.

LACOURÈRE, DUCLOS, LE COLONEL, QUATRE OFFICIERS; six ou sept tant, LES AGENTS DE POLICE, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, MAUBLANC et LES ROYALISTES.

DUCLOS, à Duclos, Colonel, tant de grandeur d'âme...

LE COLONEL. Admirez une violence sordide. Ne me remerciez pas! Ce qui j'ai fait, je l'ai fait pour moi et non pour vous! En vous donnant ma parole, j'avais contracté un devoir; je m'acquiesce et je ne vous oblige pas. (Il avance vers Duclos.) Mais vous êtes le meurtrier de mon frère et l'amant de ma femme, l'un de nous deux doit laisser ici sa vie. (Il prend une épée et fait signe à deux officiers qui passent de l'autre côté.)

DUCLOS, s'opposant de saire. Non! me battre contre vous qui venez de me sauver!

LE COLONEL. En garde, monsieur!

DUCLOS. Non, c'est impossible!

LE COLONEL. N'auriez-vous de ce courage que pour flétrir l'honneur d'une femme?

DUCLOS. Je vous en conjure, colonel; non, je ne puis charger ma conscience d'un remords éternel.

LE COLONEL. En présence des témoins qui nous écoutent, ne me forcez pas à vous traiter de lâche.

DUCLOS. Lâcheté! C'est la première fois qu'un tel mot... Mais je respecte votre douleur.

LE COLONEL. Vous ne vous battez pas?

DUCLOS. Non!

LE COLONEL. Vous ne vous battez pas? Eh bien, il faut donc vous y contraindre! (Il soulève l'épée de son gous.)

DUCLOS. Ah! c'est vous qui l'aurait voulu! (Un moment l'habit bas.)

Duclos prend l'épée à l'un des officiers qui lui servent de témoins. Les deux adversaires se mettent en garde, l'épée haute, épées l'étranger. C'est, après l'essai fait sur le bout de l'épée, tout sur le combat, qui paraît se ripeter. Après un temps, même attaque. Il y a un moment. Cette fois, le combat finit sur Duclos, qui paraît à son tour, ripète et tombe son adversaire en pleine poitrine.

Le sang de Duclos se ruisselle.

DUCLOS. Vous êtes blessé.

LE COLONEL. Non!

DUCLOS. Vous êtes blessé. (Le colonel veut continuer le combat, mais il s'écroule et tombe dans les bras de l'officier.)

L'OFFICIER. Mort!

DUCLOS. Non, non! il n'est que blessé! Oh! mon Dieu! mon Dieu! (Il court prendre dans son habit ce mouchoir qu'il déchire pour passer la blessure de Duclos.)

L'AGENT noir sort de son habit, et frappe sur l'épave de Duclos agrippé par le colonel. JE VOUS RIPIÈTE!

LE COLONEL, ébranlé et se soulevant, Laissez-le fuir, le duel a été loyal. (Il tend le dernier coup.)

L'OFFICIER. Mort!

DUCLOS, Mort! (Il se relève, et, dans le plus grand trouble, s'éloigne de Duclos vers la gauche, où se tiennent en arrière Maublanc et les royalistes qui viennent de paraître.)

L'AGENT à Lacourère, qui semble l'interroger pour Duclos. Ce n'est pas pour le duel que je suis l'arrêté, mais en vertu d'un ordre venu de Paris et signé du ministre de la police impériale.

MAUBLANC, à l'épave de Duclos. Ne nommez aucun complice et soyez souffrir pour le bonne cause. (L'agent se rapproche de Duclos et lui fait signe de la suivre.)

DEUXIÈME TABLEAU

L'intérieur d'une chambre; en fond, la porte d'entrée et une large fenêtre par laquelle on aperçoit des montagnes avec un soleil paraissant; à droite, une petite table et une petite chaise avec tout ce qu'il faut pour écrire; à gauche, un buffet, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBLANC, puis MADAME DE KEROURC.

Au lever du rideau, on voit par la fenêtre une foule de femmes et d'enfants qui sont en train de se rassembler à la Couronne!

MAUBLANC, plus de la foule. Allons, allons, la bonne cause prend du terrain.

MADAME DE KÉROUEL, sortant avec crainte de la chambre de droite. Entendez-vous ces cris, monsier de Maublanc?

MAUBLANC. Oui, quelques fusées acries.

MADAME DE KÉROUEL. Je mours d'effroi dans ce village si loin de Paris.

MAUBLANC. C'est pour vous défendre contre tous les périls que j'ai tenu à vous accompagner.

MADAME DE KÉROUEL. Croyez, monsier, à ma vive gratitude... Mais qu'il me tarde d'être réunie à Duclos!

MAUBLANC, à part. Elle l'aime toujours!

MADAME DE KÉROUEL. L'opinion du monde ne m'a pas permis d'aller le visiter pendant cette longue captivité, mais vous lui avez dit, n'est-ce pas, lorsqu'il fut condamné, que c'est moi qui ai obtenu le sursis à sa satisfaction?

MADAME DE KÉROUEL. Et que je parlais pour rejoindre l'empereur dans son camp, pour me jeter à ses pieds. Dieu merci mes larmes et mes supplications l'ont touché. J'ai obtenu grâce pleine et entière.

MAUBLANC. Mais y avez-vous bien songé, madame, la liberté rendue à Duclos suffira-t-elle pour vous réunir?

MADAME DE KÉROUEL. Que dites-vous?

MAUBLANC. Cette opinion publique dont vous me parlez la première, vous permettez-elle d'être, sans vous de tous, la femme de celui qui a été votre mari?

MADAME DE KÉROUEL. Ah! monsier, ce fatal souvenir! Non, je l'ai comprise, et nous ne braverons pas cette opinion du monde, qui ne nous pardonnerait pas plus que je ne me pardonne à moi-même. Mais ignorez, inconnus, dans un lointain exil...

MAUBLANC. Vous quitteriez la France?

MADAME DE KÉROUEL. C'est pour cela que j'ai écrit à Duclos de venir me rejoindre ici. Avec quelle inquiétude je l'attends!

MAUBLANC. Il s'est écoulé, en effet, depuis sa mise en liberté, plus de temps qu'il n'en faut pour...

MADAME DE KÉROUEL. Nulle obstacles peuvent l'avoir retenu.

MAUBLANC. J'y songe aussi; mais pour qui connaît Duclos comme moi...

MADAME DE KÉROUEL. Que voulez-vous dire?

MAUBLANC. Rien, rien. Son inconstance naturelle ne suffit pas pour l'écarter; je ne pourrais faire tout au plus que des suppositions.

MADAME DE KÉROUEL. Ah! vous ne le connaissez pas! Non, non... Fût-il capable de m'oublier, sa fille, qui dort là, dans cette chambre, sa chère petite Anne qu'il éhrita si tendrement, il voudra la revoir, il voudra l'embrasser encore. Dans sa prison, il vous en parlait souvent, n'est-ce pas?

MAUBLANC. Oui, mais parfois... quelquefois.

MADAME DE KÉROUEL. Vous ne suez, qui alliez le visiter tous les jours, vous lui remettiez les lettres dont je vous chargeais!...

MAUBLANC. Je n'y ai pas songé.

MADAME DE KÉROUEL. Pourquoi donc ne m'a-t-il jamais répondu?

MAUBLANC. Pourquoi maintenant ne vient-il pas?

MADAME DE KÉROUEL. Les routes sont si difficiles aujourd'hui, si dangereuses... Ah! l'invasion, quel terrible fléau!

MAUBLANC. Duclos peut tarder longtemps encore; mais dût-il ne pas venir, je suis là, madame, et mon plus grand bonheur serait de vous prouver...

MADAME DE KÉROUEL. J'entends ma fille qui se réveille... Nous allons partir ensemble pour le prompt retour de son père. Elle restera dans sa chambre.

SCÈNE II.

MAUBLANC, seul. Non, madame de Kérouel, Duclos ne viendra pas, car ce message qui lui disait de vous rejoindre, j'ai pris soin de l'intercepter; il ne l'a pas reçu... pas plus que ces lettres et lettres d'avis. Les routes sont si difficiles aujourd'hui, si dangereuses... Ah! l'invasion, quel terrible fléau! Maublanc. Duclos peut tarder longtemps encore; mais dût-il ne pas venir, je suis là, madame, et mon plus grand bonheur serait de vous prouver...
MADAME DE KÉROUEL. J'entends ma fille qui se réveille... Nous allons partir ensemble pour le prompt retour de son père. Elle restera dans sa chambre.

SCÈNE III.

RATA, MALAGUTTI.

(Rata porte une vieille peloteuse toute froissée et des boîtes modes en cuir avec des glands d'oreilles. Malagutti est vêtu de grandes bottes à canotiers, que remonte sa longue redingote.)

RATA, s'adressant le premier dans la chambre, regarde à et il, puis appelle sur le seuil. Pà! il! il! il! (Malagutti paraît, en costume.) Bonne nuit plus de bourgeois! il nous laisse la place libre! Quelle attention délicate!

MALAGUTTI. Eh quoi! c'est toi!

RATA. Eh oui! c'est moi!

MALAGUTTI. Toi que je retrouvais sur une route de la Champagne, lorsque depuis si longtemps je te croyais au pèlerin.

RATA. Ah! laissez-moi laissez-moi remplir un devoir, (Ouvrant ses deux poches.) Salut, à ma patrie enfin, je la revois après dix ans passés en Italie!

MALAGUTTI. Tiens! c'est des vers... Ah! tu étais en Italie...

RATA. C'est là que j'ai abruti ma tête prosaïque; mais toi, que viens-tu faire ici?

MALAGUTTI. Ayant appris l'invasion des Cosaques, je me suis dirigé de leur côté, pensant que là où il y a des valeurs, on doit trouver quelque chose à...

RATA. A voler! Toujours le même... mais n'importe, mon œuf n'a pas changé. Je reviens douc d'Italie, où je me suis façonné à l'étude de la langue indigène.

MALAGUTTI. Ah! tu parles...
RATA. L'auvergnais... J'ai même appris d'un savant chimiste péruvien certains tours de gobetiers et de muscadés...

MALAGUTTI. Comment! un chimiste! l'appris à faire des tours?

RATA. Quand je te le dis... Parfois, dans mes moments de loisir, en lisant dessus les pizzas, où je remarquais l'insolence des prometteurs, je leur adressais, uniquement pour les défier, quelques échantillons de mon savoir-faire. Au surplus, tu vois ça, je te donnerai un rôle dans mes études, car nous ne nous quitterons plus.

MALAGUTTI, à part. Je comprends, il me destine à l'emploi de pillançe.

RATA. Enfin, et pour tout expliquer en un mot, j'assure de l'être que ne disais plus rien à mon imagination, convaincu que l'air avait dû me faire oublier de mes contes politiques, et surtout alléché comme toi par la circonstance amicale des Cosaques, je suis revenu à leur suite, mais de loin, et je commençais à m'attarder de mon isolement, lorsqu'à une lieue d'en ci le ciel te jette dans mes bras, nous chercheurs un serti protecteur pour nous épancher librement, cette dernière s'offre à nos yeux, nous entrons, le propriétaire nous cède la place, et nous voilà tous les deux vivants, bien portants, avec toutes nos dents... Si tu ne retournes pas la Providence... oh!... lions, vois-tu, ta n'es qu'un vilain gueux!

MALAGUTTI. Tu m'as ému... Mais comment nous nomme-t-on?

RATA. Question pleine de sagesse... Allons... Moi, je m'appelle Rata; toi, prends un autre nom italien... Malagutti...

MALAGUTTI. Rata toi, et moi Ma...

RATA. Malagutti.

MALAGUTTI. Ça y est!

RATA. Maintenant, cherchons à faire main-basse sur quelques bonnes tranches de n'importe quel... (Qu'en dis-tu, Malagutti?)

MALAGUTTI. Je dis, Rata, qu'il est grand temps de nous recoucher un peu le torse, car depuis une heure nous marchons sur nos liges.

RATA. Il seuble que, dans cet aimable pays de France, on ne se nourrit plus que de coups de fusil.

MALAGUTTI. Merci... bien obligé... je trouve ce genre de nourriture un peu trop indigeste.

RATA. Et puis... est-ce que tout ce gibier politique nous regarde, nous autres Français. Que les Français se dépitent des Cosaques comme ils l'entendent.

MALAGUTTI. Cette maison me fait l'effet de n'avoir pas encore reçu leur visite, et nous y trouverons bien quelque chose à grappiller... Pillage pour pillage, ça ne fera jamais que deux Cosaques de plus. Si nous commençons par esquisser ce meuble? ça n'a tout l'air d'un buffet.

RATA. AS-tu sur toi la trousses de voyage?

MALAGUTTI. Est-ce que ça me quelle jambe? (Il tire de sa poche un morceau de drap et de rouge.)

RATA. Quel joli nécessaire! Pour les, fais entrer monsier-gueux en danger, et que le rossignol nous joue un petit air de son loup.

MALAGUTTI, frappant la serrure. Ecoute!...

RATA. Quel roucoulement délicieux !
MALAGUTTI. Ça y est !
RATA. Rien !... Nous sommes volés !
MALAGUTTI. Du tout... vois donc, un restant d'omelette. (Il se place sur la table.)

RATA. Belle trouvaille !...
MALAGUTTI. A la guerre comme à la guerre... tu penches bien qu'on n'est pas en train de cuisiner en ce temps-ci.
RATA. Pas même une malheureuse bouteille de vin qui montre le bout de son nez.

MALAGUTTI. En revanche, voilà une carafe d'eau.
RATA. De l'eau crüe !... encore si c'était de l'eau-de-vie !... (Délicieusement, car ça ne lui est pourtant pas venu.)
MALAGUTTI. Servis au nez. Oh ! des convets d'argent !
RATA. Les regards. Contrôlés par la maison !... Voilà qui me réconcilie avec nos hôtes.

MALAGUTTI. Combinaisons par nous en servir.
RATA. A table ! (Au domestique.)
MALAGUTTI. J'ai une faim de Beskir. Quand nous serons à Paris, nous ferons, je l'espère, des repas un peu moins malpropres.

RATA. T'y compte bien !
MALAGUTTI. Le quibus ne sera pas toujours enfumé, mais il faut attendre pour cela que la poix soit revenue, ce qui se peut tarder. Alors nous serons deux cordes à noire etc. D'abord nos petites opérations à l'ombre des nuits, et le jour nous allons diriger les commissions de nos amis le dimanche dans les rues, places, carrefours et autres endroits généralement quelconques de la capitale des charlatans et des badauds.

RATA. A propos, il ne serait pas mal d'avoir pour nous aider comme qui dirait une jeune fille... Chut ! un jobotic par là !

MALAGUTTI. En effet j'ai cru entendre... (Il se regarde à droite puis à gauche de la scène.) Bah ! ce n'est qu'une femme !
RATA. Du sexe ! passe-moi le brosse et l'eau de Cologne !

MALAGUTTI. Un enfant est avec elle.
RATA. Un enfant ?

MALAGUTTI. Une petite fille.
RATA. D'où ça ?
MALAGUTTI. Charitable !
RATA. Quel est ce regard à son nez. Voilà notre affaire !... il s'agit d'enlever ça comme une mine, d'assombrir sa taille qui devient un véritable jume, et bientôt elle exécuta à ravir les beaux tours du cerceau et la cassure des reins.

MALAGUTTI. Comment vous y prendre pour...
RATA. Quelque bonne occasion à saisir en profiter.

MALAGUTTI. Ne pourrions-nous braver l'aveugle ?
RATA. N'ago ! La maison jetterait les hauts cris et peut-être que des importuns... (Il agrippe Maublanc qui vient de paraître au de l'autre de la mantelle regardant avec son long nez.) Justement voilà notre homme de lant à l'heure, allons !

MALAGUTTI. Mais surprenez !... (Il met les documents dans ses boîtes.)
RATA. C'est ce que j'allais faire. O cher ami de mon cœur, comme nous nous comprenons !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAUBLANC.

MAUBLANC. Qui êtes-vous ?
RATA. Qui je suis, monsieur, intendant militaire piémontais en retraite, et voilà monsieur qui est mon secrétaire.
MALAGUTTI. Oui, monsieur, nous sommes des voyageurs dignes.

RATA. Fuyant les Coteaux qui nous ont entourés, déshonorés et démolis de nos membres. Nous nous sommes jécés dans la première maison venue, les nous est parvenus jusqu'ici.

MAUBLANC, vivement. Sont-ils entrés dans cette chambre ?
RATA. Bénévolement non, car ils auraient bien effrayé cette belle dame qui s'y trouve.

MALAGUTTI. Ils se sont contentés d'emporter ce qu'il y avait ici, les convets d'argent, tout.

RATA. Après avoir diné comme des ogres.
MAUBLANC, part. Je crois qu'en les foulant...
RATA. Pardonnez-nous la liberté que nous avons prise de nous caucher ici, nous ne voulions pas être indiscrets plus longtemps. Salùto, monsieur ! (A Malagutti.) Pst ! ici donc.

MALAGUTTI. Salùto ! salùto ! singuliers Italiens... Si je les faisais arrêter... Eh ! qu'importe, ce qui me ramène est plus important pour moi... Allons, plus d'hésitation.

SCÈNE V.

MAUBLANC, MADAME DE KÉROUEL.

MADAME DE KÉROUEL. Qui donc t'est ici ?
MAUBLANC. Ce n'est rien, je me retuais auprès de vous, madame, pour vous annoncer et régler une fête nouvelle.

MADAME DE KÉROUEL. Vous m'effrayez.
MAUBLANC. Ce Duclos que vous savez tant...

MADAME DE KÉROUEL. Un malleur lui serait-il arrivé ?
MAUBLANC. A lui ?... non. Mais une lettre que je reçois à l'instinct de Paris m'annonce que mes suppositions n'étaient que trop fondées, Duclos...

MADAME DE KÉROUEL. Mais achève donc.
MAUBLANC. Ne soyez plus à vous.
MADAME DE KÉROUEL. Cette lettre, monsieur, cette lettre ! je la veux !

MAUBLANC. Vous ne devez pas savoir tout ce qu'il a renfermé. Mais affécion vous épargne cette douleur.

MADAME DE KÉROUEL. Vous me trompez ! vous m'avez trompé !
MAUBLANC. Si votre enfant vous abandonne pour d'indignes titules...

MADAME DE KÉROUEL. Cela n'est pas.
MAUBLANC. Que l'oubli soit votre vengeance. Si son amour s'est évanoui, il en est sûr autre plus sûr que dont la dévouement vient s'offrir pour calmer vos chagrins.

MADAME DE KÉROUEL. Ces paroles...
MAUBLANC. Il y a un mot que je depuis longtemps vous aime et qui vous a suivis parce qu'il avait espéré dans l'avenir le bonheur de voir accepter son amour.

MADAME DE KÉROUEL. Oh ! j'ai peur de vous comprendre...
MAUBLANC. Vous commémez vous secret.

MADAME DE KÉROUEL. Vous, vous... l'ama de Duclos.
MAUBLANC. S'il est resté digne de votre cœur ! j'aurais su me faire, mais sa trahison enhardit un aveu...

MADAME DE KÉROUEL. voulez d'éloigner. J'en ai trop entendu.
MAUBLANC. Je m'en ai par moi passage. De grâce ?

MADAME DE KÉROUEL, même et adieu. Sortez ! sortez ! vous dis-je... je suis impatiente.

MAUBLANC, avec colère. Madame !
MADAME DE KÉROUEL. Sortez !

MAUBLANC. Eh bien, vous savez à moi... vous savez à moi, car bien sûr que je ne laisserai pas abattre par vos outrages. Maintenant que je me suis fait connaître, rien ne m'arrêtera plus. Si mes preuves ne vous touchent pas, ma passion aveugle les brûlera tout brûlé.

MADAME DE KÉROUEL, effrayée. Au nom du ciel, monsieur, au nom de ce pauvre ange qui est assé !

MAUBLANC. La fille de votre amant !...

MADAME DE KÉROUEL. Vous ! un gentilhomme vous ne feriez pas violence à une femme qui vous demande grâce près d'un lecture de son enfant.

MAUBLANC. Qu'elle est L'île ainsi !
MADAME DE KÉROUEL, tombant à genoux. Oh ! s'il y e dans votre âme un reste de pitié...

MAUBLANC, saisissant les deux mains qu'elle tend vers lui. Dans mon âme il n'y a plus que de l'amour, et vous lui céderiez, il le faut.

MADAME DE KÉROUEL. Je me tuerai.
MAUBLANC. Une autre ou ne lui pas.

MADAME DE KÉROUEL, se relevant. Infami ! qui spéculé sur la tendresse d'une mère ! mais Duclos viendra, et alors tremble !

MAUBLANC, avec fièvre. Duclos ne viendra pas... (Changement de ton.)

Mille dangers nous environnent dans cette chambre l'été du pillage et à l'envie. Pour vous-même, pour votre enfant, consentez à fuir avec moi ! c'est une protection désolée que je vous offre maintenant. Oubliez les paroles offensantes que la violence de ma passion a pu me faire proférer. A l'avenir je me renfermerai dans un respectueux silence, et j'attendrai que votre cœur, quand je pourrais sans nuire, se laisse emouvoir par ma constance. Nous partons, n'est-ce pas ? je vais donner des ordres et je vous attends dans tout son jéré. (Il prend le nom de madame de Kerouel qui tremble à ce moment, et après l'avoir portée à son bras, il sort par la scène.)

SCÈNE V.

MADAME DE KÉROUEL.

Seigneur, moi Dieu ! protèges-moi !... Il va revenir, mais avant son retour, j'aurai le temps de fuir avec mon enfant... mais Duclos... s'il arrive... s'il me voit... Ah ! quel que soient les appréhensions tout. (Ses ac.) Oui, c'est cela... car je ne puis croire à une pareille trahison... Duclos viendra pour me sauver de cet homme... A qui me confier pour remettre ces lignes... (elle s'approche de la fenêtre.) Ah ! mes amis, de grâce, venez à moi.

SCÈNE VI.

MADAME DE KÉROUEL, RATA, MALAGUTTI.

RATA. Vous nous appelez ?

MADAME DE KÉROUEL. Vous voyez cette bourse pleine d'or ?
RATA, le pressant. Mieux !...
MADAME DE KÉROUEL. Elle est à vous si vous consentez à ma rendre deux légers services.

RATA ET MALAGUTTI. Parlez.

MADAME DE KÉROUEL. Le premier, c'est de rester quelques jours dans cette chambre pour attendre que mon voyageur qui doit arriver de Paris. Il se nomme Duclos, et vous lui remettrez ce billet. (Elle donne la lettre qu'elle vient d'écrire.)

MALAGUTTI. C'est facile.

MADAME DE KÉROUEL. C'est de m'aider dans ma fuite. Je pars avec mon enfant ; il ne m'attendre près de la petite porte qui donne sur le chemin des tilleuls, là, au détour de ce mur... (Rata et Malagutti ébahis au coup d'œil d'indignation.)

MADAME DE KÉROUEL. Vous hésitez ?

RATA. Du tout.

MADAME DE KÉROUEL. Ah ! Dieu soit loué ! vous m'accompagnez pour un prologer, et demain, vous reviendrez attendre ici le voyageur que je vous ai indiqué.

RATA. C'est convenu.

MADAME DE KÉROUEL. Je compte sur vous.

RATA. Comptez-y. (Madame de Kérouel sort dans sa chambre.)

SCÈNE VII.

RATA, MALAGUTTI.

MALAGUTTI. Qu'en dis-tu ?

RATA. Vous l'ordre et la marche du beau gras... Au milieu de la nuit, quand la julin voyageuse sera fatiguée suffisamment...
MALAGUTTI. Nous lui procurons le repos éternel.

RATA. Par exemple ! Ah çà ! mais tu deviens d'une brutalité... Par son Gérosimo !... mon ami, il faut s'avoir un peu plus de formes avec le plus belle moule du genre humain.

MALAGUTTI. Alors, dis ton idée.

RATA. Nous faisons la gracieuse dame respirer le frais sous quelque vert boitage.

MALAGUTTI. Et... ?

RATA. Et nous procurons à l'enfant une agréable promenade jusqu'à Paris.

MALAGUTTI. Adopté !... Mais... la lettre à ce Duclos ?

RATA. Nous la gardons précieusement ; elle peut servir à faire reconnaître l'enfant, et un jour peut-être nous en tirerons bon parti.

SCÈNE VIII.

LES MÉNÉS, DUCLOS. Il semble fatigué par son long voyage.

DUCLOS, à lui-même. C'est ici.

RATA, à part. Il a l'air exténué comme un Lazare !

DUCLOS. Ah ! pardon !... Ne loge-t-il pas une jeune dame dans cette maison ?

MALAGUTTI, bas à Rata. C'est le voyageur pour qui est la lettre.

RATA, bas. Dépistons-le, il nous ferait masquer notre coup.

DUCLOS. Vous ne répondez pas ?

RATA. Nous cherchons à nous rappeler... Une jeune dame, dites-vous ?... Mon Dieu, non, moi, beau monsieur ! il n'y a dans tout le village que d'affreux paysannes d'un âge à faire reculer les Louqsus eux-mêmes ; la plus jeune est dans les jeta de soixante à quatre-vingt ans... Sans doute qu'on les jeta lassées ici comme un épousautil pour faire soulever l'ennemi !...
MALAGUTTI, à Duclos. C'est tout ce que monsieur avait à nous demander. (Signe affirmatif de Duclos.)

RATA, bas à Malagutti. Vite à votre rendez-vous ? (Il sortent.)

SCÈNE IX.

DUCLOS, seul. Pourtant, je suis bien certain de n'avoir pas perdu sa trace ! A chaque relais, interrogeant les postillons, je suis convaincu que je suivais bien la route ou elle a passé. Le maître de poste de ce village vient de m'assurer qu'elle n'a pas été plus loin : il la croyait logée dans cette maison, dit-il. Elle sera repartie !... Allons, il faut continuer mes poursuites jusqu'à ce que je parvienne à l'atteindre. Je suis brisé de fatigue... Qu'importe ! dans une heure je me remettrai en route... L'inquiétude me dévore... Pourquoi a-t-elle quitté Paris sans m'avertir pourquoi, pendant ma

longue captivité, ne m'a-t-elle jamais écrit ? Lorsque j'interrogeais Maublanc à ce sujet... Maublanc, qui la voyait tous les jours, il semblait vouloir éviter de me répondre... Remis en liberté, j'ai couru, j'ai questionné... J'ai su que, depuis quinze jours, madame de Kérouel avait quitté Paris, et c'est depuis quinze jours que Maublanc n'est plus venu me voir à l'Abbaye... Autrement j'avais cru m'apercevoir déjà qu'il fallait... serait-il donc parti avec elle ? n'aurait-elle trompé pour lui ? oh ! rien qu'à cette idée... (Il se tance lui-même sur ses choix à gauche.) Marie ! Marie ! toi, m'abandonner ! oh ! d'id est vrai... je mettrais cette vie dont on m'a fait grâce !... que me restera-t-il à aimer ?... Dieu m'a permis mon enfant... ma pauvre petite Anna ! cette fleur de mon âme... morte... pourquoi !... arrachée de mes bras pour être mise au cercueil, et descendre dans la terre... (Se levant.) Ouf ! je ne l'aurais pas laissé mourir, moi ! je l'eusse réchauffé de mes baisers paternels... je lui aurais donné le sang de mon cœur !... et je ne la verrai plus morte ! ma fille est morte ! et sa mère m'a abandonné ! (Il s'assied sur une chaise près de la table à droite. Pendant qu'il pleure, la tête cachée dans ses mains, on voit madame de Kérouel partir, une valise, escortée par les deux Indiens, gravir le sentier de la montagne sur lequel donne la grande fenêtre. Après qu'on est disparu, Duclos se penche en avant.) Non ! non ! c'est impossible ! non, Marie ne peut me tromper !... Maublanc sera parti de son côté pour aller attendre des princes dont le retour est prochain... Je retrouverai madame de Kérouel, et son premier regard me dira que mes soupçons étaient injustes.

SCÈNE X.

DUCLOS, MAUBLANC.

MAUBLANC, entrant vivement. Tout est prêt, venez, madame.

DUCLOS. Maublanc !

MAUBLANC, surpris. Lui !

DUCLOS. Elle est ici ! (Il court dans la chambre à droite et en sort presque aussitôt.) Personne !

MAUBLANC, à part. Partie !

DUCLOS. Madame de Kérouel... où est-elle ?... répondez.

MAUBLANC. Mais... je l'ignore.

DUCLOS. Vous mentez !

MAUBLANC. Duclos !

DUCLOS. Vous mentez ! elle est ici... avec vous... elle, votre maîtresse... oui... votre présence ne me laisse aucun doute, et cependant je suis venu, parce que je refusais de croire à une aussi basse trahison... Voilà ce que vous pouvez lui dire ! (Il lui présente un billet par-dessus son épaule.)

MAUBLANC, à lui-même. Il part !

DUCLOS. Je croyais, dans ma colère, que je vous aurais tué sous ses yeux.

MAUBLANC. Monsieur !...

DUCLOS. Mais vous pouvez lui dire encore que je le méprise trop pour me venger sur vous.

MAUBLANC. Votre raison s'égarer... Je me suis venu ici que pour assister le triomphe de notre cause.

DUCLOS. Par des moyens dignes de moi ! Allez ! après avoir trahi l'ennemi, allez guider l'épée de Wellington et de Blücher sous le fanion du sang de la patrie... Non que chaque goutte qui en regillera sur vous, soit une honte et une dérision !...

MAUBLANC. Le hono et la Brétagne sont pour les ennemis qui ont fait croquer sur notre pays le poids de l'Europe en armes. Je gémis de nos défaites autant et plus que vous, peut-être... mais c'est un mal passager qu'effacera bientôt le bonheur de la France.

SCÈNE XI.

LES MÉNÉS, PATRANS, les amoureux arrivés de loin et de faibles.

LES PATRANS. AUX COUSINES ! AUX COUSINES ! défoudoudoudou !

MAUBLANC. Ne tentez pas une résistance inutile... il font vous perdre.

LES PATRANS. Jéhovah !

MAUBLANC. Jéhovah ! vous voulez donc faire égorguer vos femmes et vos enfants. Puis-je au moins vous être utile auprès de ceux que vous allez envoyer en vain de combattre. (Il s'en va.)

LES PATRANS. AUX COUSINES ! AUX COUSINES !

DUCLOS. Un fure ! (Il prend note d'un patran.) Je me suis à votre tête... marchons, mes amis ; en présence de l'invasion, tous les partis doivent se réunir et n'avoir qu'un seul cri : Vive la France !

TOUS. Vive la France ! (Quelques patrans restent embourbés près de la fenêtre, les autres suivent Duclos qui gravit le sentier, et fait feu sur les Cousines que l'on voit apparaître.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Un quai de Paris : à gauche, une boutique de marchand de vins.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIEN, puis LÉONCE.

Au lever du rideau, quelques passans vont et viennent. Flavien semble guetter quelque'un au dehors.

FLAVIEN. Je ne les vois pas arriver... et voilà plus de deux heures que je suis tenu ici en herçon...

LÉONCE, entrant, à part. Le voilà ! je l'aurais parié ! Encore sur cette place qu'il ne quitte plus ! (Est frappé d'un coup sur l'épaule.) Flavien !

FLAVIEN. Ah ! c'est toi, Léonce ?

LÉONCE. Je le trouvais donc toujours ici ?

FLAVIEN. Cette promenade est mal.

LÉONCE. Voyons, Flavien, écoute-moi...

FLAVIEN. Tu vas encore me faire de la morale, Léonce. Tu en es bien besoin !

FLAVIEN. M. Lacourrière peut se vanter d'avoir en toi un fils bien raisonné et bien misonneur.

LÉONCE. Au collège, nous nous sommes liés d'amitié comme mon père et le tien, M. de Maulbère, l'étaient depuis leur jeunesse, et mon affection me permet de le donner des conseils.

FLAVIEN. Qu'y a-t-il donc à me reprocher ?

LÉONCE. Eh quoi ! Flavien, lorsque tu passes ta vie à guetter sur une place publique la venue de je ne sais quelle troupe de saltimbanques, et à te faire le poursuivant d'un Colombine de carrefour...

FLAVIEN. Oh ! si tu le connaisais !...

LÉONCE. Tu vas me dire qu'elle est jolie, n'est-ce pas ? mais sa naissance... ah ! non !

FLAVIEN. Eh ! que me fais ton éducation ? Elle a seize ans tout au plus, une figure adorable... un peu pâle, il est vrai, un peu triste... mais je me charge de l'égarer.

LÉONCE. Je n'exige pas de toi un rigorisme au-dessus de ton âge et de ton sexe, mais il y a des convenances à observer. Et puis...

FLAVIEN. Bah ! laisse là ton sermôn qui ne vaut pas un sourire d'Églantine !... Écoute ! je t'ai dit, n'est-ce pas ? j'étais d'abord assez embarrassé pour te dire mon choix... car sa camarade Pauline est éternelle aussi ! Mais enfin je me suis décidé, j'ai jeté le mouchoir !

LÉONCE. Si ce n'est pas là le comble de la déraison !

FLAVIEN. Allons encore quelques instans ; elles vont venir et compagnie de leurs jureurs, les sœurs Rute et Manigotin, et tu m'en diras des nouvelles !

LÉONCE. Mais tu oublies, Flavien, que tu dois épouser ma sœur.

FLAVIEN. Pour faire un bon mari, il faut être été quelque peu bousillé sujet...

LÉONCE. Mon père, je ne sais comment, est averti de ton incoïdance. Je suis tenu pour te prévenir qu'il doit aller voir ce matin lui de ses amis qui demeure de ce côté, et qu'il va se convaincre en le voyant tel...

FLAVIEN. Diabé ! (à part.) Les mercures paternels me suffisent, préviens-moi de celles du beau-père !

LÉONCE. Justement, le voici.

FLAVIEN. Bien du plaisir, alors ! Je reviendrai (c'est-à-dire) dans des temps plus heureux ! (Il descend.)

LÉONCE. Qui doit être avec mon père !...

SCÈNE II.

DUCLAS, LACOURRIÈRE, LÉONCE.

LACOURRIÈRE. Oui, mon cher Duclas, j'allais chez toi, quand je t'ai rencontré... Ah ! Léonce est... Eh bien, as-tu vu Flavien ?

LÉONCE. Oui, mon père.

LACOURRIÈRE. Alors ce qu'on m'a dit...

LÉONCE. Humaine-ment, pourtant ; Flavien est un étourdi, mais je lui ai toujours connu de nobles sentimens.

LACOURRIÈRE. Et puis, c'est un beau mariage pour la santé. Mon cher Duclas, voilà mon fils que je te présente.

DUCLAS, saluant. Tu es heureux d'être père.

LACOURRIÈRE. Ah ! oui, car j'ai la grande et excellente raison qui ne me donne que du contentement. Bientôt je vais établir ma fille, et l'un de ces jours, je trouverai pour ce jeune homme quelque riche parti.

LÉONCE. Qu'importe la fortune, mon père. J'ai toujours été à toutes ses volontés ; mais quand nous ce serons là, je t'en demanderai de me laisser choisir une femme.

LACOURRIÈRE. Et tu pourras la prendre parmi les plus riches héritières. Maintenant, occupe-toi de l'opéra dont je t'ai parlé, et dans une heure, tu viendras me trouver à Thibé.

LÉONCE. Oui, mon père. Monsieur... (Il salue Duclas et sort.)

SCÈNE III.

DUCLAS, LACOURRIÈRE.

LACOURRIÈRE. Ah çà ! parlons de toi, mon cher Duclas... de toi, que j'aurais aimé jadis dans un assez bon état de fortune, et que j'ai retrouvé éblouant presque le misère.

DUCLAS. Mais je ne t'ai pas instruit de ma position.

LACOURRIÈRE. N'espère plus me la cacher à l'ombre d'une fêrte mal entendue... Ce n'est pas, d'ailleurs, avec un soi de vingt ans...

DUCLAS. Je t'assure...

LACOURRIÈRE. Oh ! tu ne parviendras pas à me tromper !... Tu es pauvre, Duclas ! très-pauvre, même ! Et, puisque tu t'es ruiné au service des Bourbons, c'est bien le moins qu'ils te viennent en aide à leur tour, en te donnant un emploi honorable.

DUCLAS. Je n'aime pas à demander.

LACOURRIÈRE. Tu ne ferais que réclamer le paiement d'une dette. Au surplus, moi, qui ne partage pas les scrupules, j'ai demandé pour toi.

DUCLAS. Tu aurais...

LACOURRIÈRE. J'ai fait valoir tes titres à la munificence royale, et on m'a paru parfaitement disposé en ta faveur.

DUCLAS. Tu ne veux que je me décide à passer par les dégoûts des aléas d'amirauté ? Tu veux que j'aie ma jouissance à la lourde aide et l'importance de tous ces quêteurs de places ! Laissons ce triste ouvrage à ces modernes marquis de France ! Laissons ce triste ouvrage à ces modernes marquis de France !

LACOURRIÈRE. Avec qui le connaissez, mon ami, se le consolent pas avec ces gens-là.

DUCLAS. Je l'espère bien, mais tu aurais dû me le consulter.

LACOURRIÈRE. Tôt ou tard, on finirait par connaître tes embarras, et toi, qui es tant fait pour le monarque, tu serais de prétexte aux déclamations de ses détecteurs qui te manœuvraient pas de criser à l'ingratitude... Tu iras donc voir le ministre ?

DUCLAS. Puisque in m'y feront.

LACOURRIÈRE. Il t'attend demain.

DUCLAS. Ah ! et moi, le me soumettraï !

LACOURRIÈRE. D'ailleurs, il est bon que tu sois occupé, le travail te fera oublier tes ennuis.

DUCLAS. Mon ami... il en est qui ne s'oublent pas.

LACOURRIÈRE. Allons donc ! après dix ans ! l'indifférence d'une femme ne doit pas tuer la vie.

DUCLAS. Oh ! c'est que je l'aimais tant !

LACOURRIÈRE. Eh ! mon Dieu ! qui le dit qu'elle a'ait pas souffert autant que toi... plus, peut-être !... J'ai su dernièrement que, pendant plusieurs années, elle avait vécu, solitaire, à Paris, dans un quartier retiré, d'où elle ne sortait presque jamais.

DUCLAS. Oh !... elle se trouvait malheureuse de l'absence de Maulbère, c'est lui qui qu'elle pleurait. Du jour, je l'ai rencontré... à ma vie, elle est restée comme enchaînée par la stupeur... pâle et tremblante, elle m'a regardé... au instant j'ai été sur le point de m'élaner près d'elle... mais la mémoire m'est revenue... et j'ai passé outre !

LACOURRIÈRE. C'est du courage ?

DUCLAS. Oh ! zut... car j'ai senti, à mort trouble, que je l'aimais encore !

LACOURRIÈRE. Peut-être que, si tu l'eusses revue une seconde fois...

DUCLAS. Je ne devais plus la revoir ! À quelque temps de là... à soutenir ailleurs j'ai me trouvais sur le quai du Marché-Neuf... La foule encombrant l'entrée de ce fauché moment qu'un ange de la Mort... on parlait d'une jeune femme dont le corps venait d'être retiré de la Seine... Je n'aurais entendu que cela, et tout moi sang s'était glacé ! Il me sembla qu'on eût traversé l'air, et que le cœur de ma sœur de Kéroul retombait dans mon cœur. Je perce la foule... j'entre... je regarde en frissonnant... c'était elle !... elle que j'avais tant aimée !... elle... la seule pensée de ma jeunesse ! la tant aimée !... froide et inanimée... étendue sur une dalle humide... Ses lèvres brûlantes tombèrent de mes yeux... pauvre femme ! Oh ! si j'avais pu la rappeler à la vie, j'aurais pardonné, car, dans ce moment, je sentis la comme un re-

mords qui me criait que j'étais édité. Mon lima était aussi ravée que le jour où Mautlane vint m'annoncer la mort de ma pauvre petite fille! Oh! ce Maublère! son nom se rattache au souvenir de tous mes maublères! (En regard de débats la table d'une trompette.)

LACOURÈRE. Ah! ah! ce sont les jongleurs que Flavien attendait ici.

DUCLOS. Je me retire... tout ce qui ressemble à la joie augmente l'incertitude de mes pensées.

LACOURÈRE. Souvenez-vous que j'emporte la promesse d'aller demain au ministère.

DUCLOS. Dès que j'ai promis...

LACOURÈRE. Au revoir donc!

DUCLOS. Ah! retour! (En se retirant au moment où la flûte arrive entourée de la salinobacque.)

SCÈNE IV.

MALAGUTI, PAILLETTE, LA FOLLE, puis RATA, ensuite FLAVIEN.

MALAGUTI, habillé en paillette, lui la crâne. — Un homme, portant une table d'encensoir, le donne en milieu de théâtre et y dépose ses bûtes entourées de gabelots.

MALAGUTI, regard la table d'encensoir. Allons, maubonnelle Paillette, soulève le bonjour à l'aimable société, et faites ranger le monde. (Paillette, vêtue d'un gracieux costume de salinobacque, secoue la tête; Malaguti tire de sa poche une petite figurine de bois et la place sur la table.) Attention, monsieur Jean-Bombomme, garde à tout la tête haute, le regard à quinze pas et le petit doigt sur la cossature de la ruelle!... Très-bien!... je suis content de vous. Tel que vous l'êtes, messieurs et mesdames, M. Jean-Bombomme est très-libertin... et si je vous raconterais mes cavalcades...

RATA, et entre et parvient le creux de l'œdipeur en faisant le moulinet avec un bâton. — Costume d'encensoir, pantalon de coratario, veste terco, bandes de caron se font une signature, sac à la main. Adieu, Paillette... Il y a ici des creilles crinales, et les aventures de M. Jean-Bombomme vous conduiraient à dire des énormités.

MALAGUTI. Mille.

RATA. Silence, l'ami.

MALAGUTI. Je me lais, la croûte!

RATA. Pourquoi m'appelles-tu la croûte?

MALAGUTI. Vous m'appellez bien la mie.

RATA. Dûtes! (Il lui donne un soufflet.)

MALAGUTI. Un soufflet!... oh! ah! ça aère des suites!

RATA. Des suites?

MALAGUTI. Oui, une fluxion!

RATA. Ça regarde le vétérinaire.

MALAGUTI. Je me passerai de son service.

RATA. Et moi, je te prends au milieu si tu as de l'enflure.

MALAGUTI. J'en trouve un fond de toutes les bouteilles.

RATA. La peste d'irrogne!

MALAGUTI. Vous qui êtes si malin, pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre un imbécile et vous?

RATA. Insolent! (Il lui donne un soufflet. Pendant cette parole, Paillette prépare les gabelots, dépose un pied de la table le boile qui les croissant et va s'y assié. Rata se place devant la table et s'adressant à la flûte.) Messieurs et mesdames, c'est trop nous occuper des bêtises de mon ami Paillette; et nous passerons, si vous le permettez, à des exercices qui pourront vous divertir plus agréablement... Mais, mon ami Paillette, vous savez que le travail m'allure, allez chercher un verre de vin. (Malaguti entre dans la boutique d'un marchand de vin.) Messieurs et mesdames, voici des gabelots, le premier passe, le deuxième confère-passe, le troisième invisible! Je prends une bouille... voyez, mon sac est vide. (Il le remue.) Sous ce gabelot, rien, (il le montre) sous celui-ci, rien; sous le troisième, rien. Eh bien, messieurs, attention! je vais introduire cette bouille dans le premier gabelot. (Il frappe au dessous de la table et la joue au fait, puis ayant touché de sa baguette le premier gabelot, il le secoue, le boile s'y ouvre.)

UN OUVRIER, s'avançant. Mais faites-la donc passer sous le gabelot du milieu.

RATA. De quel vous mitez-vous?... allez vous rafraîchir. (Il pousse la flûte. Pendant ce temps l'œdipeur lui le verre de vin que Malaguti a déposé sur la table. Rata se retourne et l'appareil) Dites donc, ce n'est pas possible que vous futes là, je vous disais de vous rafraîchir, mais c'est chez le marchand de vin qu'il fallait aller. Homme homme, restez-moi mon verre de vin. Vous ne voulez pas! (A la flûte.) Eh bien, je vais mettre en perce le front de monsieur, qui en est comble de subtiliser moi rafraîchissement! Qui est-ce qui me prie un vilheureux, une soude de gabelot, ou une aboue de condottier. (Un individu lui offre une aboue.) Voilà monsieur qui a une forte aboue et qui veut bien me la confier. (Il le prend.) Merci! je m'en abouèrei pas... attention. (Il s'adresse

l'aboué dans le front de l'œdipeur.) La boude est faite! (Il y applique son poing. — A Malaguti.) Vite, un verre et un encensoir!

MALAGUTI, revenant avec un encensoir qu'il a pris chez le marchand de vin. L'œdipeur demande!

RATA, regard l'œdipeur entre le front de l'œdipeur. Je vais faire sortir de la tête de monsieur tout l'esprit qu'elle contient. Pompez, Paillette. (Malaguti prend à deux mains un des bras de l'œdipeur et exécute le manœuvre d'une pompe. — Le vin tombe de l'œdipeur dans le verre qui tient dans, et c'est de moitié quand Malaguti secoue le jeu de pompe pour boire le vin dans le verre est rempli.) Pompez donc, Paillette. (Malaguti recommence à pomper, le vin tombe de nouveau.) Il en sort encore du vin, encore, encore, encore homme, vous en avez déjà bu. (Rata vide le second verre.) Un instant jeune homme. (Il retire l'œdipeur qui veut s'en aller.) Montrez-moi votre bouche. (Rata lui pose son cadéas.) Quand vous voudrez boire du vin... vous allez chercher le serrurier... (A la flûte.) Mais tout ce que je vous ai offert jusqu'ici, messieurs et mesdames, ce n'est que de la graine de maïs!... si je voulais me donner la peine d'œdipeur un tour digne de vous, je vous en ferais un qui n'a pas pareil dans les quatre parties du monde et autres départements...

MALAGUTI. Hême en Picardie.

RATA. Eh bien, messieurs et mesdames, je me pépère! d'œdipeur, et vous assurerez à ce tout merveilleux, extraordinaire, incroyable, et même surprenant... ce tour que je vous ôtaignais sous la nom ample et naïf du Cornicheon enchaîné.

TOUS. Le cornicheon enchaîné!

RATA. Mais en attendant que je vous l'exécute, il est bon que vous sachiez, messieurs et mesdames, que vous n'avez pas affaire à d'obscure oracles comme vous en voyez journellement dans toutes les classes de la société! Mon ami Paillette et moi nous avons étudié la magie blanche.

MALAGUTI. La magie noire.

RATA. La sorcellerie.

MALAGUTI. L'astrologie.

RATA. La charpie.

MALAGUTI. La chirurgie.

RATA. Et la cartomancie!... Notre élitaire et immortel professeur, mort depuis dix ans, est le savant Torquato-Bourika-Platin... dont, je le suppose, vous avez tous entendu parler! car je ne suis pas Français, messieurs et mesdames, non, non, je suis Italien, Belien, Italien.

MALAGUTI. Italien! Hélas!

RATA. Je ne crains pas la police, messieurs et mesdames, je suis médaillé, breveté de son excellence M. le Préfet. (O dessous un parchemin sur la table.) Et mes tours m'ont déjà valu l'honneur de l'exposition.

MALAGUTI. Oui, nous avons été à l'exposition.

RATA. Si je travaille sur cette place, ce n'est pas dans le vil désir de gagner de l'argent... c'est pour être utile et agréable à tout un chacun! Il me serait oisé de vous contempler tous dans mes riches appartements de la rue Tailbot, numéro 14, mais pour ne pas humilier les personnes de condition, c'est-à-dire les personnes en service, je donne tous les jours des somnambules savantes de deux à quatre heures, chez le marchand de vin du coin.

MALAGUTI. Au début le consolation.

RATA. Mes honorables confrères, dont je ne vous pas dire de moi...

MALAGUTI. Mais qui sont des imbéciles et des crétiens.

RATA, lui donnant un soufflet. Silence, Paillette! Mes honorables confrères, dis-je, ne vous présenteraient pas la suite de ces merveilleux que nous allons soumettre à l'appréciation des vénérables commerçants! Pour surcroît, l'œdipeur, comme nous sommes attendus à dîner chez M. l'ambassadeur de Perse...

MALAGUTI. Paul Niquet.

RATA. Silence, Paillette. (Casse du pied.) Je ne vous en citerai qu'une seule... une seule merveille que tout l'or du Pérou ne pourrait payer, et qui nous vous donneront cependant gratuitement. (Mouvement de satisfaction dans la flûte.) En plusieurs, toujours dans la crainte de vous offenser, nous consentirons à recevoir la bagatelle de deux sous! deux sous pour messieurs les bourgeois! deux sous pour messieurs les militaires, deux sous pour messieurs les enfants et deux sous pour messieurs les maçons.

MALAGUTI. Deux sous pour messieurs les Limousins.

RATA. Silence, l'œdipeur! (Casse du pied.) Mais direz-vous, quelle est cette merveille, (il prend une petite boîte dans la boîte sur laquelle est écrit ainsi Paillette qui vient de se lever.) La voici, messieurs et mesdames! c'est l'extrait des centenaire! les tours de Notre-Dame, un parait toujours jeune et charmant. (Mouvement de satisfaction dans la flûte.) Vous voyez cette jeune fille... approchez, approchez, messieurs Paillette... (A la flûte) regardez-la bien... et dites

quel âge vous lui supposez... de seize à dix-sept ans, n'est-ce pas ? Eh bien... elle a cent-cinquante ans ! (Mouvement de surprise et d'admiration dans le fond.) Voyez si on n'en douterait ; c'est notre élixir des centenaires qui eût fait le miracle, et malgré son grand âge, messieurs et mesdames, cette jeune personne ne travaille pas seule... elle travaille avec un crocodile !... Allez, mademoiselle Pailette, distribuez des filons aux personnes qui en désirent... c'est-à-dire à tout le monde ! (Pailette prend la boîte et met les filons, et se fait le débauché.) Après la distribution, nous venons à vous exécuter d'autres tours de globelets comme vous portez vous tantôt de n'en avoir jamais vu... même à la chambre des députés ! — Allez, la musique ! (Malgutti fait aller le gros caisse pendant que Pailette s'acquiesce de son emploi.)

FLAVIN, pendant la foule et mettant une pièce d'argent dans le plateau de Pailette, bas. Tenez, petite. Pourquoi Églantine n'est-elle pas ici ?

PAILETTE. Que vous importe ! (Elle lui tourne le dos.)

RATA. La séance est levée.

FLAVIN, à part. Allons, je ne terrai Églantine que demain. UN BADAUD, s'avançant. Monsieur...

RATA. Pfiou !

LE BADAUD. Et le tour que vous avez promis.

RATA. Quel tour ?

LE BADAUD. Le tour du cornichon enchanté. (La foule se rapproche.)

RATA. C'est juste, monsieur. Eh bien, êtes-vous content et satisfait des tours que j'ai eu l'honneur d'exécuter devant vous ?

LE BADAUD. Oui, monsieur, je suis ravi.

RATA. Eh bien, monsieur, le tour est fait. Vous êtes le cornichon enchanté... (Bas à part.) La foule sort à droite et à gauche.)

SCÈNE V.

PAILETTE, RATA, MALGUTTI.

RATA. Enfoncée les jobards ! MALGUTTI. Ça n'en irait pas plus mal, si tu étais moins prodigue de tes soufflets.

RATA. Ne vas-tu pas faire le douillet ! Il faut bien gagner sa misérable vie !

MALGUTTI. En m'amusant, n'est-ce pas ?

RATA, comptant la poche. Diavolo ! c'est maigre.

MALGUTTI. Pourtant les cinq francs de l'ambroseur d'Églantine.

RATA. Il y a une bonne hôte à jouer avec ce particulier... MALGUTTI. Oui, mais selon que j'ai été bonne à rien... nous fais un tour au restaurant de se montrer aux simples. (Il range le gros caisse contre le mur de marchand de vin.)

RATA. Pailette, tu pourrais dire à Églantine que nous autres à dîner ?

PAILETTE. Auriez-vous l'indignité de la frapper encore ?

RATA. Je n'ai pas les raisonneuses ; là-dessus, garde la boutique pendant que Malgutti et moi nous allons chez le marchand de vin.

MALGUTTI. Fixez le litre à seize et le portion de gros duhê. (Il entre et chez le marchand de vin, emportant avec lui une partie de leurs accessoires.)

SCÈNE VI.

PAILETTE, puis ÉGLANTINE.

PAILETTE. Oh ! les vilains hommes ! comme je les déteste ! (Églantine vient par le fond à droite. Son costume est analogue à celui de Pailette.) Ah ! le voilà, Églantine ! si tu savais comme ils sont en colère de ton absence.

ÉGLANTINE. Mon parti est pris : j'aime mieux être leur servante au lieu que de les suivre sur cette place. Il y vient tous les jours, cet insolent jeune homme qui croit faire de moi sa maîtresse.

PAILETTE. Il est encore venu aujourd'hui.

ÉGLANTINE. Ne suis-je pas assez malheureuse déjà de me voir dans la dépendance de ces deux misérables !

PAILETTE. Tu doutes toujours que tu sois la nièce de Rata.

ÉGLANTINE. Sa nièce... non ! Oh ! n'en erois rien, Pailette. Quelquefois j'ai eu des vagues souvenirs... Oui, quand je rendais à mes premières amies, il me semblait... c'est un rêve... un rêve, hélas ! déjà bien loin... déjà bien effacé... mais j'en suis sûre, ces hommes-là m'ont volé à mes parents.

PAILETTE. Ils sont capables de tout.

ÉGLANTINE. Il y a longtemps que j'aurais, si ce n'était à cause de toi, qui es si bonne. Après avoir vu qu'ils n'ont rien de moi par la menace, c'est en le battant sous mes yeux, qu'ils me forcent à leur obéir. Pauvre Pailette.

PAILETTE. Ah ! bah ! n'y fais pas attention, quand ils me battent, c'est toujours ça de sauvé pour toi. Et j'en suis presque content.

ÉGLANTINE. Oh ! je t'aime bien.

PAILETTE. Et moi donc ?

ÉGLANTINE. Me seulement, me surtout.

PAILETTE. Moi si délicate, plus souvent que le laisserais maltraiter par ces brutes. De plus que tu t'es mise à étudier secrètement dans de beaux livres, je me figure que tu te laisses aller involontairement aux instincts d'une origine distinguée.

ÉGLANTINE. Non, je n'appartiens pas à des parents maîtres.

PAILETTE. D'ailleurs, cette aventure étrange que tu m'as racontée un jour...

ÉGLANTINE. Oh ! oui, bien étrange en effet.

PAILETTE. En réunissant d'autres indices que le hasard peut-être nous fournir.

ÉGLANTINE. Dieu le permettrait-il ?

PAILETTE, mystérieusement. J'ai une révélation à la faire.

ÉGLANTINE. Toi ?

PAILETTE. Ce matin j'ai trouvé dans un coin du logis un papier, cette enveloppe soigneusement cachetée... curieuse suscription... cela m'a paru étrange.

ÉGLANTINE. En effet !

PAILETTE. La curiosité s'est emparée de moi... j'ai pensé que ce papier mystérieux pouvait avoir quelque rapport avec ton père... j'ai voulu briser le cachet... mais la crainte d'exciter le colère de Rata...

ÉGLANTINE. Ce papier, où est-il ?

PAILETTE. Le lui amenez, le voici.

ÉGLANTINE. Comme toi, Pailette, j'ai peur... mais n'importe ce cachet, je le briserai... (Rata et Malgutti sortent de en haut et sont vu à part derrière les jeunes filles qui se dérobent. Rata s'empare violemment du papier que Pailette veut de remettre à Églantine et qui contient le dépôt à côté.)

SCÈNE VII.

LES MÈRES, RATA, MALGUTTI, puis LÉONCE.

RATA. Tu es bien curieuse !

ÉGLANTINE. Ce papier... rendez-le-moi... je le veux !

RATA. Ah ! oui... mademoiselle veut... (Il lui serre le bras.)

PAILETTE. Vous lui faites mal !

MALGUTTI. Voyons, pas de violence sur la tête publique.

RATA. Pour qu'elle ne revienne pas, il faut le punir une bonne fois. Allons, à genoux ! demande-moi pardon !

ÉGLANTINE. Non ! non ! (Elle pousse un cri de douleur.) Ah !

PAILETTE. Au secours ! quelqu'un ! (A Léonce qui entre.) Monsieur ! je vous en supplie, débarrassez-la !

LÉONCE. Misérable ! (Il repousse dans les bras d'Églantine que vient embrasser Pailette.)

RATA. De quel se mêle monsieur ?

MALGUTTI, d'instinct de l'autre côté sur Léonce. Oui, tu fais... ça ne vous regarde pas.

LÉONCE. C'est possible ! mais je saurai bien vous empêcher de frapper cette jeune fille.

RATA. Vous !... c'est ce que nous allons voir !

MALGUTTI, sur qui Léonce a levé sa canne, et qui s'est déjà précipité jusqu'à fendre des chaises, devant pas de Rata. Prends garde ! un agent de la police !

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, UN AGENT DE POLICE.

L'AGENT. Une fine !

RATA. Je demande la parole.

L'AGENT. Allons, fiers ou je vous flanque au violon... M'avez-vous entendu ?

RATA. Ça suffit ! autorisé, on n'en va ! (Il prend sa table d'annuaire, et Malgutti le retire déposé contre le boutique de marchand de vin.)

ÉGLANTINE, bas à Léonce. Hélas, monsieur... merci, pour la protection que vous m'avez donnée.

PAILETTE, à part. Ça a l'air d'un bon jeune homme !

L'AGENT. Allons ! allons !

RATA, avec Malgutti portant son bagage, s'est dérobé Léonce, et l'agent de police jusqu'à l'entrée d'Églantine. Viens, ma biche !

MALGUTTI, faisant passer Églantine et Pailette devant eux. Allons !

ÉGLANTINE, à part. Mon Dieu ! prenez pitié de moi !

L'AGENT. Dépêchez-vous !

RATA, fermant la marche, se retourne pour de voir et dit à l'agent de police en haussant les épaules. Ne faites donc pas le malin...

SCÈNE IX.

LEONCE, seul. Si jeune et si jolie combien elle est à plaindre ! Maltraitée par ces deux hommes... et menacée de l'outrage de Flavien !... Oh ! je voudrais sur elle ! (il s'empare de son bras.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le cabinet de M. de Maulblanc ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBLANC, LACOURÈRE, entrant ensemble.

MAUBLANC, s'asseyant à son bureau, à gauche. Oui, mon cher monsieur Lacourère, c'est par considération pour vous, pour le respect honorable dont mon fils doit un jour épouser la fille, que le ministre consent à écouter, par mon entremise, les caresses de M. Duclos.

LACOURÈRE, sans de l'autre côté du bureau. Mais je vous l'ai dit, monsieur de Maulblanc, Duclos ne demande rien, absolument rien. C'est moi qui...

MAUBLANC. Nous connaissons cela ; les gens qui ne demandent rien sont toujours prêts à tout accepter.

LACOURÈRE. Vous oubliez de quel homme vous parlez. C'est son dévouement, son dévouement à ses convictions et à ses amis, les sacrifices de tout genre qu'il a faits qui l'ont réduit au dénuement où il se trouve.

MAUBLANC. Ah bah ! il est ruiné ? Entre nous, ce Duclos était un homme sans ordre, un fou qui jetait son argent à la tête du premier venu. Enfin, qu'il se présente. Nous tâcherons de faire quelque chose pour lui, et s'il est raisonnable... (Ce tableau veut de remettre son carte de visite à Maulblanc.) Tenez, c'est justement M. Duclos qui me fait remettre sa carte...

LACOURÈRE. Je me retire... Rappelez-vous qu'il fut votre ami.

MAUBLANC. Le même intérêt dans quelques temps révolus, il est vrai... mais sa conduite pendant la campagne des alliés en France.

LACOURÈRE. Excusez un excès de sentiment patriotique. MAUBLANC. Rien ne peut excuser les coups de fusil qu'il a tirés.

LACOURÈRE. Contre les Compagnons.

MAUBLANC. Contre les alliés du trône (à Flavien.) Faites entrer. (L'ouvreur sort.)

LACOURÈRE. Je vous laisse ; plus tard, nous reparlerons de nos projets d'alliance et des avantages que je compte faire à ma fille. Adieu, monsieur de Maulblanc ; je vous recommande encore le pauvre Duclos.

MAUBLANC. C'est bien ! c'est bien ! LACOURÈRE. Ne vous offensez pas de son énonciation quand il va se trouver vis-à-vis de vous ; car il croit venir parler au ministre.

MAUBLANC. Cela suffit.

LACOURÈRE. Adieu. (Il reconduit Duclos dans l'antichambre et lui donne sa poignée de main.)

SCÈNE II.

MAUBLANC, DUCLOS.

(L'ouvreur se retire après avoir introduit Duclos. Celui-ci s'approche et salu Maulblanc qu'il reconnaît.)

DUCLOS, reculant d'instinct. Monsieur de Maulblanc !...

MAUBLANC. (Que le ministre... absent de son hôtel) pour le service de Sa Majesté, a chargé de vous recevoir.

DUCLOS. Monsieur de Maulblanc.

MAUBLANC. Je m'occupe en faveur. Le ministre, monsieur, n'ignore pas les titres que vous pouvez avoir à sa bienveillance, il me charge de vous en assurer. Me permettez-vous d'ajouter au mon nom que je suis heureux d'être vis-à-vis de vous l'intermédiaire de ses bonnes grâces ?

DUCLOS, à part, s'amusant. L'hypocrisie !

MAUBLANC. Malheureusement, par le temps qui court, les plus banales influences viennent souvent éblouir contre l'activité des mérites que nous laisse l'avidité de certains solliciteurs !

DUCLOS. Je n'ignore pas, monsieur, que les antichambres ministérielles sont assésées par une suite d'intrigues dont les incontestables dévouements détent du lendemain de la victoire. Vous savez que je ne suis pas de ceux-là ; mes for-

tune, ma liberté, ma vie, ont toujours été, sans marchandage, au service de mes opinions. Aujourd'hui, je ne viens pas réclamer une récompense. Je l'avais peut-être méritée, mais d'autres l'ont obtenue. Je me rends à l'invitation du ministre qui a désiré, M. Lacourère me l'a dit, utiliser ce qui me reste d'énergie et d'intelligence. Malheureusement, ainsi que vous l'avez judicieusement remarqué, l'avidité de certains solliciteurs a paralysé d'avance les bonnes intentions du gouvernement. Veuillez donc vous charger, monsieur, de présenter à son excellence mes remerciements et mes très-humbles excuses pour la démarche inconsidérée que mes amis m'ont fait entreprendre. (Il se dépose à terre.)

MAUBLANC. Je vous en prie, monsieur, veuillez vous asseoir. (Duclos s'assoit près du bureau de Maulblanc.) Je me suis sans doute fait mal comprendre. C'est une place qu'il s'agit de vous donner ? Avez-vous jamais été dans l'administration ?

DUCLOS. Non, monsieur, je n'ai jamais été dans l'administration. MAUBLANC. Tant pis. Nous avons dans les fonctions publiques une hiérarchie qui rigide et impose nos choix. Que puis-je faire ?

DUCLOS. Mais peut-être ce qu'on a fait pour vous quand le crédit de votre famille vous a jeté de plein saut dans le fau-

teuil que vous occupez.

MAUBLANC. Écoutez-moi, monsieur Duclos, j'ai su par M. Lacourère, notre ami commun, la fâcheuse position de fortune dans laquelle vous vous trouvez.

DUCLOS. Passons, monsieur, s'il vous plaît.

MAUBLANC. Vous n'avez pas à en rougir, vous étiez le maître de disposer à votre fantaisie et pour vos plaisirs le bien que vous aviez laissé monneur votre père.

DUCLOS. Pour mes plaisirs, non, monsieur ! dites que trop d'un insouciance dans ma fortune toujours ouverte.

MAUBLANC. Je sais je sais, Eh bien, monsieur Duclos, en attendant que nous puissions vous donner un petit emploi que nous chercherons, je vais vous faire ordonner un secours.

DUCLOS. Un secours ? Je ne mens pas, monsieur.

MAUBLANC. Terme administratif. Ne vous en offendez pas. Voilà un bon de mille francs, veuillez accepter, je vous en prie.

DUCLOS. Il est le bon. Sur les fonds secrets de la police ! (se levant brusquement.) Monsieur ! votre intention est-elle de m'in-

solter ? MAUBLANC. Oh ! oh ! mon cher monsieur, vous le prenez sur un ton...

DUCLOS. Je le prends comme il faut... me proposer des fonds de la police.

MAUBLANC. Pourquoi pas ?

DUCLOS. Insolent !

MAUBLANC. Je vous vais faire jeter à la porte ! (Il se précipite vers le dossier de la sonnette. Duclos lui arrête le bras.)

DUCLOS. Un instant ! tenez d'être calme comme je le serai. Sans cela tout le monde ici entendra ce que j'ai à vous dire, et je ne crois pas que ça vous rehausse beaucoup dans l'estime de vos subordonnés. Restez calme, vous dis-je, je ne serai pas long. Monsieur de Maulblanc, avant de m'offrir des fonds de la police, vous auriez dû vous souvenir que vous ne m'avez pas encore remboursé les dix mille francs que j'ai payés à Bordeaux pour vous empêcher d'être habillé la prison pour dette.

MAUBLANC. C'est juste, monsieur, je l'aurais oublié et je vais... DUCLOS, le relevant. Vous avez aussi oublié que j'ai apporté la prison, que j'ai affronté la mort pour ne pas compromettre votre sécurité, et que vous, pour récompense, vous avez indignement trahi l'amitié qui nous unissait. Vous avez oublié votre promesse vis-à-vis de madame de Kéroul, cette malheureuse femme morte dans la misère et dans l'abandon.

Vous avez oublié tout reconnaître, dans ce village de la Champagne où je vous jetai mon mépris au visage.

MAUBLANC. Monsieur...

DUCLOS. Vous ne m'en avez pas demandé raison, pourquoi ? parce que vous êtes un homme sans cœur.

MAUBLANC. C'est un trop ! (il avance violemment. A l'arrière qui sort.) Tous les hommes de service.

DUCLOS. Vous voyez bien que vous n'avez me répondre que par l'entremise de vos valets ? (Rassemble plusieurs garçons de bureau et des domestiques à droite et à gauche.)

MAUBLANC. J'ai dit dehors ce misérable ! (il sort.)

DUCLOS. Sortez ! sortez d'ici ! (Les garçons de bureau se précipitent sur Duclos qui s'en va d'un côté.)

DUCLOS. N'approchez pas... ou je tue quelqu'un. (Les garçons reculent.)

DUCLOS. N'approchez pas !... ou je sers ! ou je n'oures pas

besoin de m'y contraindre. (Il jure à haute voix.) Je méprise votre maître, votre maître qui n'a su juger digne de devenir un moucheur! Ah! ah! ah! je suis un moucheur!... M. de Maulbanc me fait cet honneur!... Je vous plains de porter une aussi vile livrée! Oh! mes vêtements ont souffert sous cet homme!... Je ne les porterai plus... demain je veux qu'à la face du tout Paris mes habits se rebellent contre l'ingratitude des hommes!... Des haillons! de haillons! en voilà! en voilà! (Il se met à table en larmes.) Place! place au mendiant Chodruc-Duglos!

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

Le jardin du Palais-Royal; la galerie praticable se profile à gauche et borne au fond parallèlement à la rampe; ses premiers rangs d'arbres ont plantés dans la longueur; à droite, et sur une seconde rampe forcée à quelque distance des colonnes de cet côté; contre la galerie, à gauche, les tables vertes et contre d'un côté; sous les arbres, les chaînes du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMENEURS, LECTEURS DE JOURNAUX, ENFANTS avec leurs BONNES, JEUNES SOLDATS, par le MÈRE DEUX-SOUS et UNE BOUQUETIÈRE.

Au lieu de vilains, beaucoup de mouvement et d'animation. Les enfants exercent une grande propreté que de jeunes soldats font les emprunts auprès des bonnes assises sur les bancs de pierre contre les arcades de la galerie faisant face au public.

Air BONNE.

Il était ce berger,
Et son, son, son,
Puis paleron.
Il était ce berger
Qui avait un chaton,
Son, son,
Qui avait un chaton.

LA BONNE. Avez, avez! Augustin, viens faire ton second déjeuner. (Les bonnes emmènent les enfants qui déjeunent.)

LA MÈRE DEUX-SOUS à un passant assis contre le premier arbre à droite; il s'empare contre elle; une jeune femme, une jeune femme de son côté, et une jeune femme. Vos chaises, monsieur?...

LE BOURGEOIS. Ah! c'est la mère deux-sous! (Le passant.) Tenez, voilà ce qui vous revient.

LA MÈRE DEUX-SOUS. Comment! vous occupez quatre chaises, et vous ne m'en payez qu'une!...

LES BOURGEOIS. Si vous dites un mot, j'en prends encore deux pour mes gents et mon moucheur.

LA MÈRE DEUX-SOUS, à part. En voilà une pratique! (Elle se met à sa table contre l'arbre de son côté.) Votre chaise, monsieur?...

LE SECOND BOURGEOIS, sans interrompre la lecture de son journal. J'ai déjà payé.

LA MÈRE DEUX-SOUS. Fibonstier, va! C'est tous les jours comme ça. (A sa table assise avec un second contre le premier arbre de la rampe de gauche.) Madam... (La dame, très-sourde des deux côtés qui lui crie son chapeau, et son moucheur, qui dit à part.)

ELLE-... je continue ma lecture... (Après deux.) Madam...)

LE DANDY, impatiente et pâle. Voilà... et lâchez-vo de laisser mes trousses!...

LA MÈRE DEUX-SOUS, à part. C'est un godelin! Johard, va! si tu savais à qui tu es allée!...

UNE BOUQUETIÈRE. Fiez-vous vos dames...

LE DANDY. Ah! les beaux rôles! (Il prend un bouquet et l'offre à sa table.) Le litige à vô...)

LA MÈRE DEUX-SOUS, à part. Il la compare à une rose!... horci... (Elle continue sa lecture.)

SCÈNE II.

LES MÈRES, EGLANTINE, par LÉONCE.

EGLANTINE, portant de côté des fleurs. Paillotte ne vient pas. C'est bien ici pourtant que nous sommes convenus de nous retrouver...

LÉONCE, qui causait depuis quelque instants avec un jeune homme assis au café, se part. C'est bien elle. (Avec à Eglantine.) Mademoiselle...

EGLANTINE. Ah! monsieur Léonce...

LÉONCE. Bien heureux de vous rencontrer.

EGLANTINE. J'attends ici Paillotte, qui cherche une place pour moi dans un magasin.

LÉONCE. Une place?...

EGLANTINE. Je ne veux pas rester plus longtemps dans la tristesse; j'ai vu ce que je me trouve, avec la perspective d'être livrée à un débauché.

LÉONCE. Flavien! cela se sera pas.

EGLANTINE. Non. Flotté qui de subir cette infamie, je suis décidée à me tuer.

LÉONCE. Que dites-vous?...

EGLANTINE. Sans famille, sans amis, si ce n'est la pauvre Paillotte, qui dans une rue quelconque?

LÉONCE. Et moi pouvez-vous douter de l'intérêt que je vous porte? Depuis le jour où j'ai été assez heureux pour vous protéger; je songe à vous bien souvent.

EGLANTINE. Oui, je sais que vous êtes bonneté et bon.

LÉONCE. Le récit de vos malheurs auxquels je serai mettre un terme, si j'ai inspiré une affection sincère, laissez-moi répéter avec votre cœur la partager.

EGLANTINE. Monsieur Léonce, ne cherchez pas à faire naître en moi un autre sentiment que celui de la reconnaissance, votre position dans le monde, votre considération personnelle...

LÉONCE. Eglantine, voulez-vous mettre en moi toute confiance?...

EGLANTINE, avec. Monsieur. (Vivement.) On nous écoute... Ce homme à l'oreille sur son nez, et est, est, est derrière les jupes d'un...

LÉONCE, bas. Venez, éloignons-nous un peu. Dans votre intérêt comme dans le mien, il faut que je vous parle. (Il s'approche d'elle.)

SCÈNE III.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES, LES PROMENEURS ET LES LECTEURS DE JOURNAUX.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Des amoureux! ce n'a rien à faire sur mon rapport à M. le préfet de Police. (Il va s'asseoir à côté d'une jeune bourgeois qui se promène à la première table de café.) Eh bien, monsieur, quel est le nouveau journal politique?

LES BOURGEOIS. Bien des choses, monsieur! et celle analysée sont des plus remarquables.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Eh vérité...

LES BOURGEOIS. Je lis d'abord qu'une troupe d'Osages vient d'arriver à Paris...

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Oui, je sais.

LES BOURGEOIS. Il paraît qu'ils viennent de plus de vingt mille lieues, monsieur.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Mais dans les affaires politiques?...

LES BOURGEOIS. Politique étrangère!... (Consultant son journal.) Le roi des Marocains nous envoie une girafe.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. C'est la votre politique?...

LES BOURGEOIS. C'est celle du Constitutionnel. Cette respectable feuille annonce mes l'apparition, sous les galeries du Palais-Royal, d'un être bizarre et fantastique... l'homme à la longue barbe, qui se montre ici depuis quelque temps, tout couvert de haillons.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Qu'est-ce que vous en pensez?...

LES BOURGEOIS. Le Constitutionnel ne vous l'apprendra... (L'écriteuse se tourne vers le journaliste qui se dirige vers les arbres.)

LES BOURGEOIS. Je ne suis pas un homme de bien. Non, mes enfants, il ne faut plus jouer, il faut travailler, et si vous êtes méchants, voilà Croque-mort! (Les autres se sauvent.)

LES BOURGEOIS. C'est lui! c'est l'homme à la longue barbe. (Mouvement général. Tous les yeux sont tournés vers Chodruc-Duglos qui paraît dans la galerie à gauche, les mains croisées derrière le dos, tête de ses haillons détrempés. Il est assis, dans sa robe, dans un panier contre lui, et s'agitait au point de la galerie dans le jardin. Il s'agitait et se remuait à sa mesure qui s'agitait, puis il continuait à se promener en marchant par le premier vers la galerie de droite.)

LES BOURGEOIS. Je ne veux pas le croire; selon lui, est original ne s'affuble ainsi que pour faire une niche au gouvernement.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Ah! ah! racontez-moi donc cela?...

LES BOURGEOIS. Ce n'est pas un homme de bien. Non, mes enfants, il ne faut plus jouer, il faut travailler, et si vous êtes méchants, voilà Croque-mort! (Les autres se sauvent.)

LES BOURGEOIS. C'est lui! c'est l'homme à la longue barbe. (Mouvement général. Tous les yeux sont tournés vers Chodruc-Duglos qui paraît dans la galerie à gauche, les mains croisées derrière le dos, tête de ses haillons détrempés. Il est assis, dans sa robe, dans un panier contre lui, et s'agitait au point de la galerie dans le jardin. Il s'agitait et se remuait à sa mesure qui s'agitait, puis il continuait à se promener en marchant par le premier vers la galerie de droite.)

LES BOURGEOIS. Je ne veux pas le croire; selon lui, est original ne s'affuble ainsi que pour faire une niche au gouvernement.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Ah! ah! racontez-moi donc cela?...

LES BOURGEOIS. Ce n'est pas un homme de bien. Non, mes enfants, il ne faut plus jouer, il faut travailler, et si vous êtes méchants, voilà Croque-mort! (Les autres se sauvent.)

LES BOURGEOIS. C'est lui! c'est l'homme à la longue barbe. (Mouvement général. Tous les yeux sont tournés vers Chodruc-Duglos qui paraît dans la galerie à gauche, les mains croisées derrière le dos, tête de ses haillons détrempés. Il est assis, dans sa robe, dans un panier contre lui, et s'agitait au point de la galerie dans le jardin. Il s'agitait et se remuait à sa mesure qui s'agitait, puis il continuait à se promener en marchant par le premier vers la galerie de droite.)

LES BOURGEOIS. Je ne veux pas le croire; selon lui, est original ne s'affuble ainsi que pour faire une niche au gouvernement.

L'ÉCRIVEUSE AUX LUNETTES. Ah! ah! racontez-moi donc cela?...

LES BOURGEOIS. Ce n'est pas un homme de bien. Non, mes enfants, il ne faut plus jouer, il faut travailler, et si vous êtes méchants, voilà Croque-mort! (Les autres se sauvent.)

LES BOURGEOIS. C'est lui! c'est l'homme à la longue barbe. (Mouvement général. Tous les yeux sont tournés vers Chodruc-Duglos qui paraît dans la galerie à gauche, les mains croisées derrière le dos, tête de ses haillons détrempés. Il est assis, dans sa robe, dans un panier contre lui, et s'agitait au point de la galerie dans le jardin. Il s'agitait et se remuait à sa mesure qui s'agitait, puis il continuait à se promener en marchant par le premier vers la galerie de droite.)

SCÈNE IV.

LES MÉNÉS, PAILLETTE, puis DUCLOS.

PAILLETTE, à elle-même. Je ne vois pas Eugénine! me serai-je donc trompée de galerie?... Ce Palais-Royal... c'est à s'y perdre; attention, elle ne peut tarder, pourquoi faut-il que je n'aie pas une bonne nouvelle à lui apprendre. Cette place que nous espérons, on ne veut plus lui la donner. (Elle aperçoit Duclos qui refait avec elle des deux rangs d'arbres.) Oh! le pauvre homme, qu'il a l'air malheureux! (Après qu'il a passé devant elle se dirigeant vers la galerie latérale, Paillette lui met une pièce de monnaie dans les mains en attendant le don.)

DUCLOS, qui a relevé le tête étonné, dit ensuite avec douceur. Merci, ma chère enfant, vous vous trompez.

PAILLETTE, à part. Comme il a les mains blanches.

L'HOMME AUX LUNETTES, qui a vu de loin présenter l'arbuste, se rapproche et dit à part. Voilà ce que j'attendais. (Il se souvient.)

PAILLETTE, à part. Cherchons Eugénine. (Elle disparaît.)

L'HOMME AUX LUNETTES, à Duclos qui s'est tenu en arrière. Quelles vont?

DUCLOS, tournant le tête. Et vous?

L'HOMME AUX LUNETTES, le suis agent de police.

DUCLOS, passant devant lui. Je de vous en fais pas mon compliment.

L'AGENT. Vous demandez l'annuaire?

DUCLOS. Vous observez mal : je la refuse.

L'AGENT. Vous êtes un homme sans aveu.

DUCLOS. J'ai une profession.

L'AGENT. Laquelle?...
DUCLOS. Propriétaire?...

L'AGENT. Propriétaire?...
DUCLOS. D'une pièce de terre près de Bordeaux : je la laisse inutile, afin que les animaux puissent s'y nourrir, et que les hommes n'en profitent point.

L'AGENT. Pourquoi ce vilainement déguenillé?

DUCLOS. Pour faire honte aux ingrats qui se disent entrepreneurs sans amis.

L'AGENT. Vous êtes cité devant la police correctionnelle, et aujourd'hui même vous serez condamné!

DUCLOS. Dans tous les cas, on ne me condamnera pas à porter des bas de soie et des souliers vernis. (Il lui montre la des deux coutures se promenant en remuant vers le fond.)

L'AGENT. Tenez-vous pour averti, aujourd'hui même vous serez mis en prison. (Il disparaît entre les arbres. Duclos, qui s'est arrêté pour attendre un dernier mot, lève les mains en signe de pitié et se remet en marche.)

SCÈNE V.

DUCLOS, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, qui vient de paraître venant devant les tables de café, s'approche de Duclos en le saluant. La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur. (L'avez les yeux sur Duclos qui se retourne.) Tiens! que je suis bête! c'est un confrère. (A Duclos qui s'éloigne.) Mais un instant!

DUCLOS. Que me voulez-vous?

LE PAYSAN. Pourquoi venez-vous ici me faire concurrence? Je suis le pauvre du Palais-Royal, autorisé de père en fils par M. le commissaire de police, et vous n'avez pas le droit de...

DUCLOS, résumant. Ramenez-vous, je ne demande rien à personne.

LE PAYSAN. C'est donc vrai ce qu'ils disent, que vous êtes un fils indigent?

DUCLOS. Je ne suis pas indigent, puisque je vis content de ce que j'ai...

LE PAYSAN. Et pourtant on raconte que vous avez eu de la fortune. Comment faites-vous pour supporter la misère?... Moi qui suis né dans la besogne, gîteux comme le lit mon père et comme le sera mon fils, je souffre tous les jours mon existence, et je cherche à m'enrichir aussi comme tant d'autres, si ce n'était pas si pénible de travailler.

DUCLOS. Si l'orgueil et la dureté du cœur sont l'épanage du riche, l'envie et la lâcheté sont le lot du pauvre tel que toi, qui refuses de travailler. (Il passe.)

LE PAYSAN. Hélas! hélas!

DUCLOS. Quand je fatigue la vanité des puissants du jour, veux-tu que je me fasse le fluteur de la pauvreté? Tiens! (Il lui fait l'annonce.) Continue à maudire le riche, mais sache qu'il n'est pas un homme, il n'est pas un gâtant ni moins méprisable ni moins méchant. Adieu, pauvre!... (Il reprend sa promenade; le pauvre et les personnages qui ont été l'œuvre des deux scènes précédentes se dispersent de différents côtés.)

SCÈNE VI.

RATA, MALAGUTTI, en costume d'une élégante égyptienne.

RATA, sortant de la galerie latérale, suit des yeux Duclos, qui s'éloigne, puis appelle Malagutti. Paillette ici donc. Malgutti qui est en particulier-là?

MALAGUTTI. Non.

RATA. C'est notre voisin de chambre dans le garni que nous venons de louer, et, de plus, c'est ce voyageur du village de la Champagne pour qui la mère d'Eugénine nous avait donné une lettre.

MALAGUTTI. Ah! bien! il était inutile de le conserver si précieusement, avec l'idée qu'il y aurait une récompense honorée, si nous venions plus tard la petite à ses parents.

RATA. Aussi, nous donnerons le Flavius pour protecteur à Eugénine.

MALAGUTTI. Mieux vaut affirmer! il perd au jeu tout son argent.

RATA. Et la lettre de change de quatre mille francs qu'il m'a souscrite et dont je ne dois lui compter que le quart? ce ne fait-il pas mille écus pour nous? Or, il n'en restera pas la...

MALAGUTTI. C'est mon avis.

RATA. Et ce que fait invaginer une nouvelle industrie.

MALAGUTTI. Hah!

RATA. D'abord... d'où sortons-nous?

MALAGUTTI. De la Rotonde du Flegre.

RATA. Qu'y avons-nous fait?

MALAGUTTI. Nous avons troqué nos hardes de jongleurs contre ces bibis à la Jacko.

RATA. Eh bien?

MALAGUTTI. Eh bien... quelle est cette fameuse industrie?

RATA. Voilà. Qu'est-ce que j'étais?

MALAGUTTI. T'étais banquiste.

RATA. Et je suis fait banquier.

MALAGUTTI. Toi!

RATA. Deux honorables carrières que se donnent souvent le même. Oui, je veux me livrer à des opérations de Bourse.

MALAGUTTI. Banquier? j'en n'en reviens pas.

RATA. Les fils de famille que je vois écouper en reviennent encore bien moins que toi.

MALAGUTTI. Je m'en rapporte à ta talenta.

RATA. C'est pour faire pauvre parce que j'ai voulu quitter notre ancien domicile et que je suis venu apporter mes frusques dans le garni de la rue Favier-Lescot.

MALAGUTTI. Fichtu logement!

RATA. Ouh... je sais que notre garni est assez... dégariné... mais ce n'est là qu'un local provisoire! avant peu, nous nous transversons dans un hôtel doré sur tranche.

MALAGUTTI. Deux projets?

RATA. Je le fais disposer un joli bureau à grillages, et je t'y installe avec le litre de caissier.

MALAGUTTI. Sans cautionnement!...

RATA. Je t'en dispenserais, tant! vu que tu ne seras là que pour la forme, et que j'aurai seul le manègement des espèces! tu vois que c'est un poste de confiance!

MALAGUTTI. C'est dommage que ça s'emboîte mal! le changeur à qui tu l'adresses refuse d'écouper.

RATA. Non pas! il me fait revenir dans quelques heures... C'est égal, fichtu que j'en n'en reviens pas! Le Flavius est amoureux d'Eugénine, pas vrai? ça lui met, comme on dit, un bandon sur l'œil; à la faveur de cette infirmité, nous lui donnerons, sans qu'il s'en doute, une petite carte dans notre jeu; ça le compromet, le bon jeune homme... Or, comme il a une famille bûchée, on le tire d'affaire, et nous avec; et voilà!

MALAGUTTI. C'est égal! tes une idée à me faire rêver pièce de Grèce!

RATA. Y's donc, poule mouillée! (On entend une domestique.)

RATA ET MALAGUTTI. (Ils crient que c'est que ça! les personnes qu'on a vu circuler dans la galerie pendant cette scène arrivent effarés.)

SCÈNE VII.

LES MÉNES, FLEUREUX BOURGEOIS, puis FLAVIEN.

UN BOURGEOIS. Encore quelque joueur qui se sera brûlé la cervelle au n° 113.

VOUS, sans savoir. Oh !
FLAVIEN, passant. RASSUREZ-VOUS ; c'est tout bonnement le cousin voisin qui annonce midi. Régles vos montres, messieurs.

LES BOURGEOIS. Il a raison. (Chaque d'une tête et règle sa montre en s'éloignant.)

FLAVIEN, à Rata. Eh bien... et men billet?...
RATA. A quatre heures ici...

MALAGUTTI. Et ce soir, Églantine est à vous ! (Machinalement.)
FLAVIEN. Mon père !
RATA. Éclipserez-vous ! (Ils se saluent sans prononcer qui se retirent.)

SCÈNE VIII.

FLAVIEN, MAUBLANC, un peu après, DUCLOS.

MAUBLANC. Ma vue l'embarrasse.

FLAVIEN. Pourquoi donc ?...

MAUBLANC. D'où viens-tu ?...

FLAVIEN. Je me promène.

MAUBLANC. Na cherche pas de mensonges. Tu sors de cette maison de jeu, où je suis venu, certain de t'y retrouver. Tu jouais avec frénésie, sois apercevoir ton père qui te regardait triplement.

FLAVIEN. Je suis monté par hasard...

MAUBLANC. Malgré les promesses que tu m'as faites si souvent. Ah ! Flavien ! comment ai-je pu mériter tous les châgrins que tu me donnes !

FLAVIEN. Le jeu m'amuse, pourquoi condamner aussi sévèrement une distraction ?

MAUBLANC. Ah lieu de travailler pour devenir un homme utile, tu passes les journées dans ces tripots inflames, où on laisse sa fortune et souvent plus encore...

FLAVIEN. Mon père ?

MAUBLANC. Quels sont ces deux hommes qui te parlent ici, tout à l'heure ? Ont-ils la figure d'honnêtes gens, et sont-ce là des connaissances dignes de toi ? des escrocs qui te conduisent un jour à compromettre ton honneur.

FLAVIEN, vivement. Mon père... blâmez mes folies, mais ne croyez pas que votre fils commette jamais une action déshonorante.

MAUBLANC, lui prenant la main. Qu'as-tu besoin de jouer ?... Ton père est-il un avare qui se refuse l'argent nécessaire pour les plaisirs, pour la toilette, pour les fantaisies les plus coûteuses ? Dis-moi ce que tu désires et tu l'auras. La permission que je te fais n'est-elle pas suffisante ? et la double.

FLAVIEN. Je sais combien vous êtes bon pour moi. (Doux regard et à l'oreille.)

MAUBLANC. Oui, je t'ai gêné, parce que je t'aimais jusqu'à t'indélicier ton bonheur, veillé depuis longtemps ma seule pensée. Pour t'enrichir, je t'ai obtenu le main de mademoiselle Lacourrière qui t'apporta en dot une fortune considérable.

FLAVIEN. Je ne me soucie pas de me marier.

MAUBLANC. Tu veux donc continuer la vie de dérèglement, me causer de vains regrets par les vices et par la passion du plaisir ? (Puis finit en geste d'espérance.) Mais je vois que je t'amuse, les circonstances t'importunent, mes larmes, ma tendresse, mes sacrifices, tout cela est payé par ton ingratitude...

DUCLOS, frappé sur l'épaulé de Flavien. Écoutez votre père.

MAUBLANC, à part. Dites !
DUCLOS. Écoutez-le quand il parle d'ingratitude, il n'est personne qui entend mieux le reproche.

MAUBLANC. De quel droit venez-vous...
DUCLOS. Je suis chez moi...

MAUBLANC, apercevant quelques curieux qui se sont approchés. Ne voyant pas me donner en spectacle, je vous cède la place. (Il sort.)

DUCLOS, à part. Allez, monsieur de Maublanc, c'est votre fils que je charge de me venger... (Il se salue avec ses deux de la main de la gauche, les autres s'éloignent.)

SCÈNE IX.

FLAVIEN, DUCLOS en habit, puis ÉGLANTINE et PAULLETTE.

FLAVIEN. Mon pauvre père... Ah ! bah ! lui aussi a été jeune, et puis n'a-t-il pas des pensions et des places pour réparer

mes folies. (Églantine et Paullette paraissent de différents côtés et se rejoignent. Toutes les regardent.) Eh mais je ne me trompe pas. (Il les étouffe.) Ma tante belle.

ÉGLANTINE. Lui !...

PAULLETTE. Laissez-nous, monsieur.

FLAVIEN. Vous êtes trop jeune, ma jolie Paullette, pour faire ainsi la daigne, et mademoiselle Églantine me permettra de profiter du hasard...

PAULLETTE. Laissez-nous, vous dis-je. (Elle traverse de l'autre côté.)

DUCLOS, s'approchant. Qu'avez-vous donc ?...

PAULLETTE. C'est monsieur qui...

ÉGLANTINE. Viens, Paullette ! (Dans le mouvement qu'elle veut paraître.)

DUCLOS. Grand Dieu !

FLAVIEN. Qu'y a-t-il ?

DUCLOS, à part. L'image de madame de Kéroul !

PAULLETTE, à Églantine. Allons-nous-en.

ÉGLANTINE, qui a remarqué l'effet produit sur Ducas par sa vue. Pas encore !

DUCLOS, à part. Cette ressemblance !

PAULLETTE, à Églantine. Comme il te regarde !

DUCLOS. Le nom de votre mère ?

FLAVIEN. Parhais ! mon cher misanthrope, demandez-le à votre voisin Rata, son respectable oncle !

ÉGLANTINE, vivement. Ce n'est pas mon oncle !

DUCLOS. Que dites-vous ?

FLAVIEN. C'est si bien votre oncle, qu'il a autorisé les hommages que je vous rends.

ÉGLANTINE. Et il n'a aucun droit sur moi, je na suis ni sa nièce ni sa parente.

DUCLOS. Achevez !

FLAVIEN, à Ducas. Je serais dupe comme vous, si je n'étais pas prévenu.

DUCLOS. Parlez, parlez !

FLAVIEN. Allora, racontez votre histoire... (A part.) Nous verrous si elle a des vertus.

ÉGLANTINE. Non, je n'étais pas faite pour l'existence dégradante et pour les mauvais traitements qu'on me fait subir.

PAULLETTE, vivement à Églantine qui apercevait Rata et Malagutti qui surviennent. Tais-toi !

ÉGLANTINE, vivement. Ah !

SCÈNE X.

LES MÉNES, RATA, MALAGUTTI.

FLAVIEN. Voilà un oncle malencontreux qui vient couper la roman, juste au plus bel endroit.

DUCLOS, à Rata. Qu'est-ce cette jeune fille ? ou qu'elle vient de me dire où-t-il vrai ?

ÉGLANTINE, à part. Je me sens mourir.

RATA. (Qu'est-ce que c'est, mon bijou ?...)

MALAGUTTI, à l'oreille d'Églantine. Gare à ce que tu fais faire.

RATA. Que dis-tu à monsieur ?

ÉGLANTINE. Rien, rien.

DUCLOS. Laissez-la parler.

RATA. Mais nous ne l'empêchons pas.

DUCLOS. Elle nie que vous soyez son oncle.

ÉGLANTINE, à part. Mon Dieu !

RATA, à Églantine. Eh bien, voyons, continue ton récit.

MALAGUTTI, à l'oreille d'Églantine. C'est sur Paullette que ça tombera.

ÉGLANTINE, à part. Bof ! ma pauvre sœur ! (Duclos à Rata.) Pardonnez-moi, je suis que vaniteuse... qui envie le sort des autres... votre... nièce ne mérite pas les bontés que vous avez pour elle.

PAULLETTE, à part. Quel courage !

RATA. Petite orgueilleuse ! tu mériterais d'être grondée, mais je ne serai pas trop méchant.

PAULLETTE, à part. Hou ! l'hypocrite !

FLAVIEN, à Ducas. Vous voyez bien qu'en na le maître na pas.

RATA. Ah dame ! ce n'est pas ma faute si je n'étais pas un pair de France, d'Italie, quand ma pauvre sœur me légua son enfant. C'est comme mademoiselle Paullette, la fille de mon ancien paillassé, (je repassant) de mon ancien intendant.

(A Paullette.) Seriez-vous aussi une princesse ?... (A Ducas.) Les jeunes filles, voyez-vous, ça lit des romans, et puis ça se croit des infantes d'Espagne chargées en nourrice.

DUCLOS, à lui-même. Allons ! j'étais fou... (Il met la main sur son cœur.) C'est là qu'est cette image que je crois voir partout. (Il reprend sa promenade et disparaît.)

SCÈNE XI.

LES MÉRES, notes DUCLOS.

MALAGUTTI, à gauche. Tu nous payes ça.
 RATA. Si tu l'aurais encore de raconter ton histoire d'enfant volé, histoire que tu as inventée méchamment pour nous faire du tort...

MALAGUTTI. Je vous envoie bras et jambes.

PAILETTE. Malheureux !

FLAVIEN. Doucement, doucement !

MALAGUTTI. Rentrez au logis.

PAILETTE. Vieux, mis pauvre Églantine.

FLAVIEN. Au revoir, ma charmante.

ÉGLANTINE, à part. Demain j'aurais fui ou je serai morte.

SCÈNE XII.

MALAGUTTI, FLAVIEN, RATA.

RATA. Maintenant, parlons d'affaires.

FLAVIEN. Oui, car le 113 m'a pris mon dernier écu.

RATA. Vous savez vos mille francs, sous retournons chez le changeur. Promenez-vous ici, et s'il venait quelque agent de police, vous vous évaderez.

FLAVIEN. Pourquoi donc ?

RATA. Parce que...

MALAGUTTI, à part. Il n'a pas renoncé à son idée.

RATA. Parce que si par hasard on venait à croire que votre lettre de change est fautive, on appellerait... ça ferait du bruit, vous seriez forcé de venir reconnaître la signature, et ça serait désagréable pour vous.

FLAVIEN. Quel... (à part.) Mon père apprendrait, il s'évaderait de quelques pas.

MALAGUTTI, à part. Il va jouer du couteau... je n'en suis plus !

RATA. Mérité Flavia. Eh bien, s'est dit, n'est-ce pas, s'il vient du monde... n'importe qui, s'il est un petit air. (Revenant à Malagutti.) Vieux...

MALAGUTTI. Non !

RATA. Vient donc !

MALAGUTTI. Non.

RATA. Puisque c'est moi qui s'en charge... (il se dirige vers la petite table et se met la boutique de changeur, dans la poche et prendrait de là il appelle maladroitement Malagutti.) Pst ! ici donc... (Malagutti descend par l'escalier de Rata, lui obéit et entre chez le changeur.)

SCÈNE XIII.

FLAVIEN seul, puis DUCLOS, RATA, MALAGUTTI, et LA FOULE qui s'est éloignée.

FLAVIEN. Le fait est qu'on pourrait fort bien suspecter ces gularis-là, comme le disait mon père, ils n'ont pas trop la mine d'honnêtes gens. (Il regarde dans la galerie.) Le changeur exécuta la signature. (Il se retourne, regarde Flavia et passe outre, Flavia retournée.) L'est que je ne me souciais pas d'avoir à intervenir. La commission de MM. Rata et Malagutti n'est pas très-honorable, et il faut, en vérité, que je sois amoureux de leur mère... (ils entent un bruit sourd.)

RATA, reprenant. C'est fait, voilà vos mille francs. (Il dépose un billet sur la table de café, et se dirige précipitamment le jardin vers la galerie du fond, où il disparaît avec Malagutti, portant le sac d'or qu'il est volé.)

FLAVIEN. Qu'ont-ils donc ? (regardant le billet qu'il a pris.) Quelqu'un est-ce là ?

UNE VOIX. AU SECOURS ! (Quelques personnes parlent dans la galerie, ainsi que Duclos.)

UNE VOIX. Le changeur est assassiné ! (On se précipite au fond vers la boutique de changeur.)

FLAVIEN. Grand Dieu !

DUCLON, à part. l'assassin. Quel trouble !

FLAVIEN, avec terreur. Ce billet ! (il le jette dans le sac.) Ah ! je suis sûr les attendrez ! (il sort précipitamment.)

UN ROUGEBOIS. L'assassin a dû fuir de ce côté... enirez-vous ! (On court et crie : A l'assassin ! quelques femmes entrent devant le boutique de changeur, expriment la terreur inquiète par le spectacle qu'elles ont vu.)

DUCLON s'approche et ramasse le papier que Flavia a jeté. Un billet taché de sang !

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Troisième coupé : à gauche, la chambre de Rata ; à droite, celle de Duclos ; de ce côté, près de la cloison, une petite table couverte d'une serviette blanche, et sur laquelle se trouve un morceau de pain et une carafe d'eau ; contre le mur opposé, un lit de fer avec des draps d'une grande blancheur ; Chez Rata, une fenêtre à gauche, et une porte latérale conduisant à une autre pièce. — Nuit chez Duclos, qui est absent ; chez Rata, une lampe fumeuse sur un petit meuble, contre le mur du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGLANTINE, PAILETTE.

(Pailette écoute à la porte. Églantine attend avec anxiété ce qu'elle va lui dire.)

PAILETTE. Ce n'est point sur eux !

ÉGLANTINE. Combien je redouble leur retour !

PAILETTE. Et seront furieux de ce que tu as osé dire dans le Palais-Royal.

ÉGLANTINE. Encore un peu de courage et de résignation...

PAILETTE. Humilié nous serons hors le leur pouvoir.

ÉGLANTINE. J'ai tout disposé pour notre fuite.

PAILETTE. À quelle heure M. Léonce viendra-t-il ?

ÉGLANTINE. À minuit, il sera dans la rue, sous cette fenêtre...

Il nous donnera son signal ; nous nous leverons sur la pointe des pieds, et, au risque de tout ce qui peut arriver, nous pénétrons du sommeil de nos persécuteurs, pour prendre dans leur chambre la clef de cet appartement...

PAILETTE. Mais s'ils s'éveillent ?

ÉGLANTINE. Alors nous sommes perdus... Au-ù du courage ?

PAILETTE. Oh ! oui... je ne le quitte pas... mais ce jeune homme ?

ÉGLANTINE. Il est honnête, et je me fie à sa parole... Si tu savais comme il m'aime ! Son regard, le son de sa voix, ses protestations d'amour et de dévouement... Tout cela m'allait au cœur, me pénétrait d'une joie inconnue, et à l'instant où qu'il m'en parlait, je sentais que mon âme tout entière était à lui.

PAILETTE. Chère Églantine ! je suis heureuse de ton bonheur.

ÉGLANTINE. Mon premier soin, quand nous serons libres, sera de retrouver cet homme étrange, qui nous a parlé dans le jardin du Palais-Royal...

PAILETTE. Si malheureux lui-même, que peut-il faire pour nous ?

ÉGLANTINE. Il me semble, à l'impression qu'il a produite sur moi, qu'il doit induire quelque jour sur ma destinée. Ce n'est pas le hasard, c'est Dieu qui nous envoie ces pressentiments.

PAILETTE. Mais quel intérêt t'a-t-il adressé toutes ces questions ? Peut-être se-bob quelques indices sur ta famille ?

ÉGLANTINE. Fais le cas que je puisse le revoir !

PAILETTE. Si, avant de quitter pour toujours cette horrible demeure nous pouvions retrouver la lettre que Rata nous a enlevée.

ÉGLANTINE. Dans la conviction qu'elle peut contenir quelque secret qui me concerne, je l'ai cherchée partout.

PAILETTE. Assais le voir. Le nuit dernière, j'ai entendu Rata cramer mystérieusement dans la mur de cette chambre, comme s'il voulait y pratiquer une cachette.

ÉGLANTINE. Chut ! n'entends-tu pas du bruit ?

PAILETTE. Non !

ÉGLANTINE. Sur l'escalier ?

PAILETTE, avec regard. Quelqu'un monte.

ÉGLANTINE. Ah !

PAILETTE. Ce sont eux.

ÉGLANTINE. Dans notre chambre !... enfermons-nous !

SCÈNE II.

RATA, MALAGUTTI, puis FLAVIEN.

RATA. Nous y voilà chez nous, retire la clef de la porte. Malagutti va faire ce qui lui est ordonné, la porte s'ouvrira bruyamment. Flavia parle ; Eh ! c'est monneur Flavia ?... Attendez-vous quelque nouvelle valeur à escompter ? (A Malagutti.) Une bergère à monseigneur !

FLAVIEN, pâle et essouffé. Un changeur vient d'être assassiné au Palais-Royal.

RATA. Il en est fortement question... Après ça, nous sommes tous mortels...

FLAVIEN. Les meurtriers ont pris la fuite après l'avoir volé ! MALAGUTTI. Serait-on sur leurs traces ?

FLAVIEN. Ce changeur est celui chez lequel vous êtes entré.

MALAGUTTI, à part. Oh ! là ! là !

RATA. Eh quoi ! jeune homme, suriez-vous la chose de tirer des conséquences ?

FLAVIEN. Que portez-vous là, sous votre habit ?

RATA. Vous êtes bien sûrieux.

MALAGUTTI. C'est votre soupçon.

FLAVIEN. Je veux savoir ! (Il s'empare violemment l'habit de Rata.)

RATA. Nom d'un loupette !

FLAVIEN, apercevant le sac d'or. Ah ! c'est donc vrai !

RATA. Eh bien, oui, nous ne ferons pas de mystère... puisque vous savez tout ! Il dépend sur le petit meuble le sac qu'il renferme d'une serrure.

FLAVIEN. Mésallables !

MALAGUTTI. Ne crions pas tant ! les voisins croiraient qu'on se dispute, et ça nuit à la considération dans le quartier.

RATA. C'est un malheur que j'aurais voulu éviter... je n'aurais pas de mauvaise intention, je vous le jure... et sans la résistance inutilement...

FLAVIEN. Adieu ! je suis ce qui me reste à faire...

MALAGUTTI. Oh ! allez-vous ?

RATA. Nous dénoncer, peut-être ? Allez, jeune homme, nous en ferons autant de votre regard.

FLAVIEN. Qu'avez-vous dit ?

RATA. Nous dirons que M. Flavien de Mombiane est en relation d'affaires habituelles avec le maison Rata, Malagutti et compagnie ! qu'il leur a soustrait à l'ordre de cette respectable maison une valeur d'une négociation importante, et qui n'était destinée qu'à donner le change au changeur...

FLAVIEN. Et moi je dirai que vous mentez.

RATA. Nous supposons que vous faites le guet à la porte pendant l'accès, et que dans le jardin du Palais-Royal, nous vous avons donné, comme à-compte, un billet de banque de mille francs.

FLAVIEN. Oh ! je suis perdu ! cette trame est bien cordée, et si vous ne parvenez pas à m'envelopper dans l'arrêt de mort qui vous frappe, c'est mon honneur que vous décapitez ; mais j'aurai cessé de vivre avant que vous m'ayez dénoncé.

RATA. Je reviens. Vous tuez !... Allez donc ! (Il se jette à la porte.)

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MALAGUTTI. Viendriez-vous nous arrêter ?

FLAVIEN, essant à la serrure. Oh ! plutôt mourir !

RATA, le relevant. Tenez-vous donc !

MALAGUTTI. Qui est là ?

ECCLÉS, en dehors. Votre voisin, qui vous demande de la assistance.

FLAVIEN. Duclos !

RATA. Ouvrez !

MALAGUTTI. Feuil-iff !

RATA. Va donc !

SCÈNE III.

LES MÉNÉS, DUCLOS, en Robeuse à la main.

DUCLOS. Pardon, voisins... ma chandelle vient de s'éteindre, et je vous demande la permission...

RATA. Avec plaisir, M. Duclos, donnez. (Il allume la chandelle et la pose sur la table.)

DUCLOS, à part, regardant Flavien. C'est lui ! (Haut.) Eh ! mais... c'est M. de Mombiane que j'ai vu tantôt au Palais-Royal...

FLAVIEN, à part, tremblant. Soupçonnerai-til ?

DUCLOS. Vous savez ce qui s'est passé ?

RATA. Quoi donc ?

DUCLOS. On a assassiné un changeur.

FLAVIEN, à part. Je me sens défaillir...

RATA. Et soupçonne-t-on quelqu'un ?

DUCLOS. Je ne m'en suis pas informé... seulement on a trouvé dans le jardin un billet de banque taché de sang.

RATA, à Duclos. Un billet de banque ?

DUCLOS. Oui.

MALAGUTTI, à part. On lui en donnera encore !

DUCLOS. C'est une lugubre histoire... Tenez, M. de Mombiane est tout à fait de cette nouvelle.

RATA. Mais c'est bien naturel... M. Flavien est si bon, si compatissant !... Ah ! si tout le monde était comme lui !...

FLAVIEN. Sortirez ! (Haut, cherchant à rassurer sa voix. Il se fait entendre.) et je suis retourné.

RATA, à part. Bien !... (à Flavien, le rassurant.) Merci encore pour le service que nous vous devons.

FLAVIEN, à part, en sortant. Oh ! malheur sur moi !

SCÈNE IV.

DUCLOS, RATA, MALAGUTTI.

DUCLOS. Qu'y a-t-il donc ?

RATA. Chagrins d'amour... les rigueurs de ma nièce.

DUCLOS. Ah ! c'est cela... (à part.) Aucun trouble chez eux.

RATA, à Malagutti, lui montrant le bouquet qu'il vient de prendre. Plouque ! le à la porte... met-le sur la chandelle dans le main.

MALAGUTTI. Bonsoir, monsieur Duclos.

DUCLOS, pensant son bonheur. Merri. Maintenant que j'ai de la lumière, je puis rentrer chez moi... (à part.)

RATA, le consultant. Allons, bonne nuit, monsieur Duclos ; ne faites pas de mauvais rêves !

MALAGUTTI. Vite le magot dans la cachette !

RATA. C'est crié ! (Il sortent le sac d'or derrière le petit meuble qu'ils ont déposé au-dessus de la chandelle qu'ils ont allumée. Malagutti se cache dans les poches, un petit tour au Palais-Royal pour savoir quelles conjectures on peut faire sur l'événement. (Il sort.)

SCÈNE V.

DUCLOS, dans sa chambre, où on l'a vu entrer avant que Rata et Malagutti soient sortis de chez eux. Il prend une bougie, et, après l'avoir allumée, met la chandelle en équilibre sur le dessus de son lit. Malgré leur assurance, j'aperçois les Italiens ; j'aperçois la preuve de ce que je soupçonne... Trouver chez eux le fils de M. de Mombiane, qui connaît sans nul doute, les assassins du changeur... oui... sans trouble, sa pleure, ce billet de banque qu'il a jeté dans le lit. Est-ce possible pourtant... Ah ! oh ! ah ! allons, je vais m'asseoir qu'il y ait un crime de plus sur la terre ! (Il se lève et partant sa redingote déguisée, sous laquelle apparaît une chemise blanche et fine ; puis s'assied sur le lit.) Oh ! les hommes ! les hommes !... Fout que je suis de ne pas les avoir connus plus tôt... J'ai cru à la probité politique, j'ai cru à l'amitié, j'ai cru à l'amour !... (Se levant.) J'ai sacrifié mon sort ; mais je suis bien corrigé !... (Il sort.) Fout l'homme qui se laisse aller avec ses sermons secrets ! L'enfer, la ruse, l'hypocrisie, voilà le monde, où le bonheur des uns ne s'acquiert que par le malheur des autres... Et quand, pires que des loups, ces animaux malhonnêtes se seront dévorés entre eux, on les couchera côte à côte sous quelques paillis de terre... C'était bien le peine d'être si méchant ! Ah ! mon âme est bien triste !... (Il sort se rassurant.) J'aurais voulu revoir cette jeune fille... Cette ressemblance qui m'a troublé n'existe pas, sans doute... Mon investigation seule... (Il prend dans le tiroir de la table un petit sac d'or et s'en empare qu'il regarde avec une mélancolique tristesse.) Marie ! Marie ! (Plus sombre.) Madame de Kérour... Oh ! ma jeunesse ? rêve effacé... J'étais heureux alors !... L'illusion est le seul bonheur de l'homme. (Après un silence.) Je crois toujours succéder la voix de cette jeune fille. (On l'entend.) Hein !... C'est bien à me porte que l'on frappe. (On l'entend de nouveau.) Oh ! peut venir ! (Il se lève.)

SCÈNE VI.

DUCLOS, LACOURIÈRE.

DUCLOS. Lacourrière !

LACOURIÈRE. Oui, Duclos... c'est moi !

DUCLOS, se levant. Que venez-vous faire ici... m'offrir encore des secours, des vêtements ?... Je n'en veux pas... je vous l'ai dit déjà.

LACOURIÈRE. Voyons, accueillez autrement votre vieil ami !

DUCLOS. Autrefois, amis, malheureux et valets étaient attachés à moi comme les feuilles innombrables de la sainte église qu'elle couvrent ; le souffle d'un seul biver les eût dispersés ! Non ! je n'ai pas d'amis !... C'est de ce titre que se désignent tous ceux qui m'ont fait du mal.

LACOURIÈRE. En vous montrant ainsi couvert de guenilles, pourquoi forcez-vous ceux qui vous ont aimé à éviter votre rencontre.

DUCLOS. Avouez donc que c'est votre vanité qui s'offense de mes haillons, et non votre amitié pour moi. Vous avez peut-être dit : « Voyez ce mendiant égaré, ce fut le compagnon d'enfance, l'ami, le camarade du riche Lacourrière !... » Eh bien ! pensez dans la rue sans avoir fait de me connaître... Reviez dans votre folie sans sans crainte que m'aille vous importuner... Vous voyez mon luxe, à moi... Cette mansarde, cette carafe d'eau, ce pain, ce vêtement qui me couvre... cela me suffit !... A-hen ! laissez-moi dormir en repos, et faites comme moi, vous pouvez !

LACOURIÈRE. Non pauvre Duclos, si vous voulez vous rendre

justice à votre tour, vous avouerez que c'est la vanité qui vous pousse à vous donner ainsi en spectacle.

DUCLOS. Eh bien, j'ai orgueil de mon bailleur, moi ! L'orgueil du mépris et de la haine que je vous à tous les hommes ! LACROIX. Où cela vous conduisit-il tout droit en prison car un jugement de la police correctionnelle vous a condamné aujourd'hui !

DUCLOS. Tout à l'heure, chez le portier, j'ai affirmé ma chandelle avec la signification qui m'en a été faite. Si vous n'avez pas autre chose à m'apprendre, vous pouvez vous retirer. (Il se va au verso d'eau.)

LACROIX. Puisque vous refusez obstinément les secours que je vous offre, je m'abstiens pas davantage ; mais ce n'est pas seulement pour cela que vous me voyez ici. Duclos... Je vous apporte des espérances.

DUCLOS. Mais pourquoi. Des espérances ? Il y a longtemps que ce mot n'a plus de sens pour moi.

LACROIX. Peut-être... et si vous voulez m'entendre, vous verrez qu'il n'est pas possible à un homme de se détacher de la société. Un jour ou l'autre, il a besoin d'elle... si ce n'est pour lui, c'est pour les siens.

DUCLOS. Je suis seul au monde... Personne ne tient à moi par aucun lien.

LACROIX. Écoutez-moi... Quelques paroles échappées dernièrement à une personne que vous connaissez m'ont donné un soupçon dont je n'ai pas voulu vous parler avant d'avoir fait les recherches auxquelles j'avais résolu de me livrer... Aujourd'hui, je viens vous en faire part... Duclos, je crois que votre enfant n'est pas mort.

DUCLOS. Pourquoi. Mon enfant ! mon enfant ! il vivrait ? Qui vous l'a dit ? qui vous l'a fait croire ? (Craignant de son.) Ah ! c'est un piège... que vous me tendez.

LACROIX. Un piège ? Et pourquoi ?

DUCLOS. C'est un espoir trompeur que vous jetez dans mon âme pour vous donner ensuite la joie de voir mes tortures et mes larmes. (Il se jette sur son grabat en sanglotant.)

LACROIX. Se peut-il que vous en soyez venu à ce point de voir le mal jusqu'à l'affection la plus compassante... Il faut donc renoncer à vous importuner... Je vous dirai seulement, en vous quittant, sur quoi repose l'espoir que je venais vous apporter. J'ai consulté avec soin les registres de l'état civil... Aucun acte de décès ne se rapporte à votre fils... Si vous voulez vous-même vérifier le fait, vous venez de me trouver au nom de votre ancienne amie, et je vous secondai dans vos démarches... Adieu ! (il sort.)

SCÈNE VII.

DUCLOS, seul. Non, non, je ne le crois pas... Le message seul peut sortir d'une bouche humaine... Pourtant. (Il se lève.) S'il avait dit vrai !... Ah ! tout mon sang bouillonne !... Ma fille, ma fille que j'ai tant pleurée, je pourrais un jour la servir dans mes bras... Oh ! cette ressemblance qui m'a frappé... Les paroles de cette jeune fille... Dieu, qui m'ouvrez le ciel, ne me rejetez pas dans le supplice de mon isolement !... Courez !... Mes genoux fléchissent... Je n'y vois plus. (Il consulte dans son verre d'eau le reflet d'une serviette et l'applique sur son tempes.)

SCÈNE VIII.

DUCLOS, dans sa chambre ; PAULETTE, ÉGLANTINE, dans leurs chambres.

PAULETTE, s'avançant avec précaution. Personne.

ÉGLANTINE. Je tremble.

PAULETTE. Pourquoi qu'on ne rentrent pas trop tôt.

ÉGLANTINE. Vous bien sûr l'heure comprise avec Léonce.

PAULETTE. Voyons si je l'aperçois dans la rue. (Elle se regarder par la fenêtre.) Oui.

ÉGLANTINE. Ah ! (Elle court après de Paulette.)

PAULETTE. Regardez, là-bas... un homme qui s'approche...

ÉGLANTINE. Non, ce n'est pas lui.

PAULETTE. (Qu'il vienne alors bien vite !)

ÉGLANTINE, allant regarder la porte de la chambre. La porte est fermée...

PAULETTE. Ciel ! comment faire ?... Ah non ! nous dirons par la fenêtre à M. Léonce de prendre la clef au bas.

ÉGLANTINE. Oui. Si je pouvais, avant de partir, découvrir la cachette où Rita doit avoir mis cette lettre. (Elle frappe sur ses doigts contre le mur de droite.) Ce n'est qu'une cloison !

DUCLOS. (Qu'y a-t-il ?)

PAULETTE. Quelqu'un dans cette chambre ?

ÉGLANTINE. Pardon, monsieur, ce n'est rien ?

DUCLOS. C'est ce voix ! — Par pitié, ne vous éloignez pas,

PAULETTE. Il a peut-être besoin de secours.

ÉGLANTINE. À droite à l'égard de la cloison. Monsieur, nous sommes enfermés dans cette chambre, mais nous pouvons appeler...

DUCLOS. Non, un mot seulement.

PAULETTE. Comme au voix est émue.

DUCLOS. C'est moi que vous avez vu au Palais-Royal.

PAULETTE. Ce pauvre homme !

ÉGLANTINE. Lui !

DUCLOS. In-grâce, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi la vérité ?

ÉGLANTINE. C'est la crainte qui m'a fait rétracter mes précédentes paroles.

DUCLOS. Vous n'êtes pas la nièce de ces Italiens ?

ÉGLANTINE. Non.

DUCLOS. Avec une tante croisée. Votre famille ?...

ÉGLANTINE. Je ne le connais pas.

DUCLOS. Rappelez vos souvenirs, n'y a-t-il rien qui puisse vous éclairer.

ÉGLANTINE. Arrêtez-vous un soupçon ?

DUCLOS. Répondez-moi, répondez-moi.

PAULETTE, ouvrant la porte.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RATA, MALAGUTI.

RATA. Que faites-vous là ?

DUCLOS. À lui-même. Quelqu'un est venu.

PAULETTE. Mais... nous vous attendions... vous rentrez si tard aujourd'hui.

DUCLOS. (Je ne vous regarde pas.)

DUCLOS. À lui-même. Ce sont les Italiens.

MALAGUTI. Retournez dans votre chambre.

RATA. Et pour que vous n'en sachiez pas avant demain, on va vous y enfermer à double tour.

PAULETTE. Nous enfermer ?

MALAGUTI. Pas de pitié.

ÉGLANTINE, à part. Mes Dieux !

PAULETTE, à part. Comment fuir maintenant ?

MALAGUTI. Allons ! (Il les fait rentrer dans leur chambre dont il referme la clef.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins ÉGLANTINE et PAULETTE, puis des GARÇONS.

DUCLOS, à lui-même. Aller l'interroger devant eux... ils l'empêcheront encore de parler.

MALAGUTI, à lui-même. Ainsi, aucun soupçon sur nous ?

RATA. Non, mais on parle de faire des perquisitions dans les garçons du quartier.

DUCLOS, à lui-même. Je n'entends rien.

MALAGUTI. Quelle est l'idée que tu n'as pas voulu me dire en toute ?

RATA. Parce que les parés ont des oreilles. Prends le son.

MALAGUTI. Qu'en veux-tu faire ?

RATA. Aller l'enfermer dans un champ hors barrière.

MALAGUTI. Si on nous voit ?

RATA. La nuit est sombre, on ne nous verra pas.

MALAGUTI. C'est dit. (Il prend le son dans la cachette.)

RATA. Dans une quinzaine de jours, quand l'éveil de la police sera calmé, nous allons déterrer le trésor, et nous parlons pour notre pays.

MALAGUTI, montrant le sac sous son habit. LA MUSIQUE sous le gobelet... (Le sac tombe et quelques pièces se répandent.)

DUCLOS. Le bruit de l'or !

RATA. Maladroît ! (Il ramasse les pièces tombées.)

DUCLOS. Ce sont les mensonges. Oh ! je cours chez le procureur du roi... (Il remet son habit dégringolé.)

RATA. À présent, filons ! (La porte de tout s'ouvre ; paraissent deux garçons et se lèguent.)

MALAGUTI, à part. Des garçons.

RATA. Pénis !

LE BRIGADIER, après avoir examiné Rata et Malaguti. Le sieur Duclos ?

RATA, répondant. Vous dites ?

LE BRIGADIER. Chodruc-Duclos.

MALAGUTI. C'est lui que vous demandez ?

LE BRIGADIER. Oui.

RATA, à part. Ciel ! il m'a donné un truc !...

LE BRIGADIER. Voyons ! répondez ?

MALAGUTI. Eh bien, ce n'est pas nous, quoi !

RATA. Il se semble que nous sommes autrement flicés

LE BRIGADIER, sortant. Il y a trente-six portes dans ce collidor.

MAVA, le prisonnier. La trente-cinquième à gauche. Gendarmes, il fait humide, prenez garde d'étriper un rhume de cerveau ! (à MARGUET.) Psi ! ici donc !... (ils sortent.)

DECLOS, étonné. Une porte se ferme, allons ! (il met en poche ses pistolets, et va pour ouvrir les autres portes.)

LE BRIGADIER. Je vous arrête !

DECLOS. Moi ?

LE BRIGADIER. Polite correctionnelle, quinze jours de prison DECLOS. Mais ce n'est pas moi qu'il faut arrêter... là, dans cette chambre, des assassins...

LE BRIGADIER. Le mandat ne porte que votre nom... Surtout... DECLOS. Je vous en supplie... demain... demain... Je vous jure que j'ai moi-même...

LE BRIGADIER. Impossible !

DECLOS. Eh bien, une heure ! rien qu'une heure... Si vous pouvez me comprendre...

LE BRIGADIER. Faut-il vous empoigner ? (Sur un signe, les deux gendarmes s'avancent.)

DECLOS. Ne me touchez pas... je vous suis... Non Dieu ! quand j'allais peut-être retrouver mon enfant ! Oh ! ces halions de malheur, à présent je les maudis ! (il sort.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Ces salles de la courtoisie ont la volte élastique vicié s'appuyer sur deux colonnes larges et basses ; devant celle de droite, qui ferme le couloir, un banc de bois et une chaise grossière ; devant la colonne de gauche, qui est à quelques pas de la colonne, un bloc de pierre où l'on peut s'asseoir au fond, une grille ouverte sur le préau.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAVIEN, assis sur le banc, la tête dans ses mains. LE DIRECTEUR de la prison, assis.

FLAVIEN, qui se lève. Monsieur, je suis innocent de toute participation au crime pour lequel je suis arrêté. Je sais que que vous ne pouvez rien changer à ma cruelle situation, mais je vous en prie, espérant que vous aurez pitié de mon malheur. Veuillez faire parvenir cette lettre à mon père, et permettre qu'on l'introduise auprès de moi aussitôt qu'il se présente.

LE DIRECTEUR. Sans un permis du parquet, personne ne peut venir vous visiter.

FLAVIEN. Je vous en supplie... que mon père ignore que je suis détenu dans cette prison... Je désire le lui apprendre moi-même.

LE DIRECTEUR. Mais, il est des formalités...

FLAVIEN. Veuillez l'en dispenser, je vous en conjure. Votre pouvoir, comme directeur de cette maison, vous secourrez d'humanité qui me sont bien connus, et, si j'ose l'invoyer je, le nom de ma famille...

LE DIRECTEUR. Eh bien, monsieur, je prendrai sur moi... je vais envoyer cette lettre, et vous pourrez tout dire vous-même à M. votre père. (il sort par la font.)

SCÈNE II.

FLAVIEN, seul et lassé tomber sur le bloc de pierre. Mon père ! mon père ! où ! où ! vous me l'avez bien dit, que je jouais mon honneur ! Moi ! soupçonné d'avoir trempé dans un assassinat ! (se levant.) Où sur cet banc innocent sera reconnue, mais avant que ces débats s'échangent, mon père sera mort de honte. Oh ! j'enrais dû me tuer, quand j'ai reçu ce billet qui m'invitait à me rendre dans le cabinet du procureur du roi. Il avait, disait-il, des renseignements à me demander. Quelques instants avant le crime, j'avais été aperçu, parlant à ces deux misérables dans le Palais-Royal, mon témoignage était invoqué. Hélas ! dans mon trouble, ma pâleur, mes réponses embarrassées ont donné lieu à ce soupçon qui m'a conduit ici. Mon père ! quelle sera la douleur ! mais le nom de ton fils me figureur pas dans ce procès infâme. Non ! j'y suis résolu ! (il s'écroule dans un des bras qui ont été à terre de la prison.)

LE DIRECTEUR, repassant dans un employé qui rentre en dehors de la grille, à Flavien. Veuillez suivre monsieur au greffe pour quel-

ques formalités d'usage... Votre lettre est partie pour sa destination.

FLAVIEN. Merci, monsieur, merci ! (il sort avec l'employé.)

SCÈNE III.

DECLOS, LE DIRECTEUR.

DECLOS, entrant par la gauche et relevant le drapeau prêt à partir. Monsieur le directeur...

LE DIRECTEUR. Vos quinze jours de prison vont finir, vous allez être mis en liberté.

DECLOS. Ce n'est pas cela que je viens vous demander. Avez-vous fait parvenir au procureur du roi la lettre que je lui ai écrite ?

LE DIRECTEUR. Certainement !

DECLOS. Et avez-vous si l'on a arrêté les deux assassins que la loi et les consciences m'ordonnaient de lui dénoncer.

LE DIRECTEUR. Oui, je crois me rappeler. Deux personnes ont été arrêtées dans un garni de la rue Pierre-Lescot, n'est-ce pas cela ?

DECLOS. Oui, monsieur. (à part, descendant.) Je respire... ces jeunes filles seront vengées, dans une heure je les reverrai, et Dieu permettra que la vérité se dévoile enfin à mes yeux. (Relevant le temps se passe et on entend des coups de canon.)

LE DIRECTEUR, à Declos. Le juge d'instruction va se rendre ici tout à l'heure. Il a ordonné une confrontation avec un troisième accusé.

DECLOS. Qui donc ?

LE DIRECTEUR, M. Flavien de Maubiane.

DECLOS, à bas-voix. Flavien !... Comment se fait-il... je ne l'ai pas dénoncé, moi !

LE DIRECTEUR, près la grille. Voici les deux personnes que l'on a arrêtées rue Pierre-Lescot d'après vos indications. (On voit quelques et sortent par des gendarmes, Églantine et Paillette. Les gendarmes restent en dehors et s'éloignent sur un signe du directeur qui se retire également.)

SCÈNE V.

DECLOS, PAILLETTE, ÉGLANTINE.

DECLOS. Vous ! vous ici !

PAILLETTE. Ah ! monsieur, vous témoignerez de notre innocence. (Églantine va s'asseoir tranquillement sur le banc.)

DECLOS. Elles ! ce sont elles qu'ils ont arrêtées.

PAILLETTE. Ils sont venus pour s'emparer des Italiens, ils nous ont trouvées là, et nous avons été conduites en prison.

DECLOS. C'est moi, c'est moi que vous devez maudire.

ÉGLANTINE. Vous !

PAILLETTE. Et pourquoi, monsieur ?

DECLOS. Le ciel et la terre se sont ligüés pour ma perte ! le suis le jouet du sort comme celui des hommes.

ÉGLANTINE. Oh ! il ne s'agit pas de ça.

DECLOS. Maudissez-moi, vous dis-je, car le nouveau malheur qui vous frappe, c'est à moi que vous le devez.

PAILLETTE. À vous.

DECLOS. Oui, mon amour, mon ami est innocent comme le balin. En voulant punir vos persécuteurs, c'est vous que j'ai lésés.

ÉGLANTINE. Monsieur, nous savons supporter avec courage les maux que le ciel nous envoie. Nous ne sommes point coquilles, pourquoi craintriez-vous ?

DECLOS. Mais des serments, des vœux peuvent se passer, avant que cet oracle aveugle qu'ils appellent la justice humaine ait en le temps de reconnaître votre innocence.

PAILLETTE. Cette capivité passagère nous sera moins odieuse que celle que nous supporterions depuis tant d'années.

ÉGLANTINE. Peut-être en ce point votre bonheur que la Providence nous fait subir cette nouvelle épreuve.

DECLOS. Oui, oui, je veux le croire comme vous ; je vous tiens d'espérer ! Puisque le ciel nous rendant, peut-être a-t-il pris des maux en pain ? Oh ! personne ne saura jamais ce que j'ai souffert d'angoisses en attendant de mes vœux le moment où je pourrais vous revoir !

ÉGLANTINE. Oh ! moi aussi, je le souhaite.

DECLOS. Et maintenant c'est en tremblant que je vous interroge. Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous n'étiez point la sœur de ces Italiens ?

ÉGLANTINE. Je vous le répète.

DECLOS. Et n'avez-vous aucune preuve qui puisse vous mettre sur la trace de votre famille ?

ÉGLANTINE. Aucune.

PAILLETTE. Si, monsieur, un papier.

DECLOS. Où est-il ?

ÉGLANTINE. Ce n'est qu'un soupçon !

OCCLUS. Où est ce papier?... il faut que je le vole.
 ÉGLANTINE. Non n'avez plus.
 DUCLOS. Grand Dieu!
 FAUILLETTE. Rata nous l'a arraché avec colère avant que nous ayons pu le lire.
 OCCLUS. Il faudra qu'il me le rende.
 FAUILLETTE. Mais ces deux hommes sont parties.
 DUCLOS. Mais, je les retrouverai, essent-ils fini au bout du monde.
 ÉGLANTINE. Quel intérêt, monsieur, a-t-elle donc pu vous inspirer?... Auriez-vous un indice?
 OCCLUS, à part. Le malheur passé me fait douter de tout, et pourtant... (Il regarde Églantine avec attention.) Au nom du ciel ! au lieu de venir de votre enfance en vous en aller, restez ! Avant que vous fassiez un pas pour de ces Italiens, ne vous rappelez-vous pas que, tout enfant, vous jouiez sous de grands arbres, dans une belle villa. Ne voyez-vous pas dans la lotoine une large fleur portée du grand vaisseau ?

ÉGLANTINE. Non.
 DUCLOS. Anna ! Anna ! Ce nom se vous rappelle-t-il pas le doux et tendre voix d'une belle jeune femme qui vous conviait de baisers ?
 ÉGLANTINE. Non.
 DUCLOS. Rien ! rien !
 ÉGLANTINE. Mais vous, quel indice avez-vous donc ? vos questions, votre surprise quand vous m'avez vue pour la première fois, vos regards qui s'attachent sur mon visage en ce moment, est-ce parce que je ressemble à ma mère ?
 FAUILLETTE. L'avez-vous connue ?
 DUCLOS, à part. Comme elle lui ressemble !
 ÉGLANTINE. Je l'ai vue un jour.
 DUCLOS. Vous l'avez vue ?
 ÉGLANTINE. Oui c'était elle, j'en suis sûre !
 FAUILLETTE. Racontez cette aventure... tu sais bien...
 ÉGLANTINE. Il y a quelques choses de si affreux.
 DUCLOS. Qui donc ?
 ÉGLANTINE. Il y a un crime.
 DUCLOS. Un crime !
 ÉGLANTINE. Commis par ces Italiens, et c'est la première cause de l'horreur qu'ils m'inspirent.

OCCLUS. Parfait !
 ÉGLANTINE. Une soir, il y a déjà bien longtemps de cela, ils m'avaient enlevée dans un bureau de mont-de-piété qui se trouve sur un quai désert. Comme j'allais les rejoindre, je fus arrêtée par une dame qui à ma vue semblait avoir été saisie d'un mouvement convulsif.
 DUCLOS. Une dame ?
 ÉGLANTINE. Elle était belle, mais paraissait avoir beaucoup souffert... je vois encore, regard qui se semblait comme le feu de la foudre : Votre nom ! votre nom ! me dit-elle, quels sont vos parents !
 DUCLOS. Elle vous a dit cela ?

ÉGLANTINE. À peine avais-je eu le temps de répondre quelques mots, que Rata et Malagutti, qui de loin avaient vu ce qui se passait et qui étaient accourus, me forcèrent brutalement à m'éloigner. Malagutti m'emmena par la main, et Rata empêcha la dame de me suivre.
 DUCLOS. Le misérable !...
 FAUILLETTE. N'est-ce pas ?

ÉGLANTINE. Pauvre femme ! Avec quelle animation elle lui parlait et quels suprêmes efforts elle tentait pour voir me reconnaître ! Moi, dominée par je ne sais quel entraînement de l'âme, je lui tendais les bras, je voulais appeler à mon secours, je jetais des larmes et dans la terreur qui se croisait avec les siennes... on m'entraînait, on m'entraînait toujours. Tout à coup, je ne vis plus rien... La nuit était épaisse, il se fit un moment de silence, et puis... ce fut horrible ! Le bruit d'un corps tombant dans l'eau.
 OCCLUS. Ah !
 FAUILLETTE. Un assassinat !

OCCLUS. Cette femme qui pourrait... reconnaîtrez-vous son image ?
 ÉGLANTINE. Oui.
 OCCLUS, tirant de sa poche le médaillon de madame de Kersavi. Tenez...
 FAUILLETTE. Vous reconnaissez ?

ÉGLANTINE. Oui, ce sont bien ses traits.
 OCCLUS, prêt à décoller. Mon Dieu !
 ÉGLANTINE. Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ?
 DUCLOS, le sais reconnaissant. Qui suis-je ?... (Il sort son livre.) Ma fille !...

ÉGLANTINE, s'y précipitant. Ah ! mon père ! (Duclos chancelle. Églantine se jette sur le bras de son père, le soutient et le reconduit jusqu'à la porte de sa chambre.)

OCCLUS. Oui, tu es mon enfant tant pleurée. (Il prend dans ses deux mains et baise la tête d'Églantine, à genoux devant lui.) Et celle

image est bien celle de ta pauvre mère. Chère Anna, c'est ton oom, vois-tu ! Le oom de ma fille ! prends-le ! Oh ! prends-le, toi, qui es ma fille. (A l'air d'être étonné.) C'est moi fille !

ÉGLANTINE. Mais le nom de ma mère, pour que je puisse le dire en priant Dieu.

OCCLUS. Son nom ? Marie !

ÉGLANTINE. Marie !

OCCLUS. Elle n'a porté plus d'autre parmi les anges qui la consolent.

FAUILLETTE, reportant le médaillon dans la main d'Églantine qu'elle est venue rejoindre au passage derrière la colonne. Qu'elle était belle, in mère !

ÉGLANTINE. Ce sont ses traits, mais elle ne souriait pas ainsi ; ce sont ses yeux, mais ils étaient pleins de larmes ! Ah ! elle a été bien malheureuse, n'est-ce pas ?

OCCLUS. Oh ! oui ! mais elle portait sans doute à ceux qui ont été injustes et cruels.

FAUILLETTE. Pauvre femme !

OCCLUS, se levant. Mon Dieu ! que vous êtes étrange ! Mon Dieu ! que la joie fait de bien ! (Il va vers Églantine et se met à pleurer.)

Oh ! oui ! les fous qui disent que je nie la religion et la sainteté de la famille ! Qu'ils viennent donc voir le misanthrope Chodruc-Duclos embrasser son enfant !

SCÈNE V.

LES MÈRES, LÉONCE.

LÉONCE. Son enfant !
 FAUILLETTE. Oui, M. Léonce, le père d'Églantine ! Si vous saviez comme il l'aime !

ÉGLANTINE, à Duclos, comme une confidence. Léonce, mon père... (à part.) Léonce, dites à mon père que vous aussi vous voulez être son fils.

DUCLOS. Providence ! je la retrouve ! La fille du riche Lacourrière était donc destiné à aimer la fille du mendiant Chodruc-Duclos.

FAUILLETTE, à Léonce. Mais on dirait que tout vous striaie ! N'êtes-vous pas comme nous bien content qu'Églantine ait retrouvé son père ?

LÉONCE, bas. Taisez-vous... Si vous pouviez comprendre...
 ÉGLANTINE. Qu'avez-vous... parlez ! ne craignez pas de tout nous dire.

DUCLOS. Ma fille, j'ai compris... La triste célébrité du ma oisère...

LÉONCE, vivement. Monsieur... croyez que mes sentiments...
 DUCLOS. Ce n'est pas vous que j'accuse, mais le monde que j'ai repoussé moi repousse à son tour. (Avec le cœur serré.) Pour son bonheur, ma fille, mieux eût valu que tu n'eusses pas retrouvé ton père ! (Il sort avec quelques pas sans s'arrêter.)

ÉGLANTINE. Oh !
 FAUILLETTE, essuyant à tel comme Églantine. Fil que c'est vilain ce que vous dites là !

LÉONCE. M. Duclos, mon père est bon, croyez-le. S'il respecte les préjugés de cette société qui l'honore, et qui le considère, qui l'a fait ce qu'il est, du moins il nous sacrifie pas le repos de son âme.

ÉGLANTINE. Que voulez-vous dire ?

LÉONCE, lui prenant le bras. Je veux dire que j'avais confié à mon père l'amour que vous m'avez inspiré. Mon père, qui d'abord avait accueilli par un sourire ce qu'il regardait comme un caprice de jeune homme, a compris enfin, et le père de votre bon visage, et l'abandon de mes traits, que mon existence était attachée à la réalisation de l'unique vœu de mon cœur. Mon père alors m'a plus songé au monde, à ses préjugés, il n'a songé qu'à son enfant, vous allez le voir, il va venir.

ÉGLANTINE. Ici ?

LÉONCE. Il suit tout par moi, et s'il n'est pas auprès de vous, c'est qu'il n'a pas encore levé tous les obstacles qui s'opposent à ce que vous soyez rendue à la liberté.

DUCLOS, se rapprochant. Est-il vrai ?

FAUILLETTE, qui a recouvert vers le père. Oh vient... c'est M. Lacourrière !

DUCLOS, à Léonce. Vous m'avez tracé mon devoir ; que nul ne sache encore qu'Églantine est ma fille.

ÉGLANTINE. Vous voulez...

DUCLOS. Il le faut ! laissez-moi faire... (Il va, de façon à s'être point vu de Lacourrière d'un côté, se placer devant la colonne à gauche, de là tendant les bras à Églantine.) Attendez, tandis que personne ne nous voit, que je le serve bien vite sur mon cœur. (Il l'embrasse tendrement, puis se cache derrière la colonne.)

SCÈNE VI.

LES MÈRES, DUCLÓS, cache, LACOURIÈRE.

LACOURIÈRE, à la sentinelle. J'ai laissé M. de Maublanc chez le directeur de la prison... priez-le de venir me rejoindre ici... nous sortirons ensemble.

DUCLÓS, à part. M. de Maublanc !

LÉONCE, tout-à-coup. Eh bien, mon père !

LACOURIÈRE, à part. PAULINE LÉONCE quand le cœur s'en enfle... Je n'ai jamais connu cela, moi ! ENFIN... (à sa fille.) Mademoiselle...

PAULINETTE, faisant la révérence. Votre servante, monsieur. Ce n'est pas moi... c'est elle... qui... Avance donc, Eglantine ! (à sa fille, le faisant passer entre elle et Lacourière.) Du courage !

LACOURIÈRE, à sa femme. Mademoiselle... (à part.) Jolie ! l'air distingué !... (à sa femme.) Je... Tenez, allons droit au fait... Mon fils m'a fait un tableau touchant de vos malheurs... Je vous avertirai avec franchise que d'abord je n'ai pas cru à cette histoire d'enfant volé... ces histoires-là sont toujours trop possibles pour être vraies. Cependant les affirmations de Léonce avaient commencé à vaincre mon scepticisme, plus tard les renseignements que j'ai pris à son insu... tout à l'heure encore certains dres du juge d'instruction que j'ai vu pour... pour vous...

EGLASTINE, Monsieur.

LACOURIÈRE. Ne me remerciez pas ! Mon Dieu, c'est tout simple... ou n'a qu'un fils... c'est ma fiabilité... Le juge d'instruction n'affirme que vous en savez quelque chose pour dans cette maudite affaire du Palais-Royal. (à part.) Décidément, elle est fort jolie !

PAULINETTE, qui est venue tout doucement derrière Léonce. Qu'est-ce que vous donnez donc ? Il est charmant, votre père !

LÉONCE, lui serrant la main. Mon père !

LACOURIÈRE, à part, ess. Qu'est-ce qui lui prend ?... Diables d'enfants, va ! Comme on est faible avec eux ! (à sa femme.) Enfin vous allez bientôt sortir de prison avec votre jeune compagne... Et nous ferons toutes les démarches nécessaires pour retrouver votre famille, vos parents.

EGLASTINE, à part. Mon Dieu !

LACOURIÈRE. Car vous comprenez, mon enfant, il vous faut une famille !... Votre air d'honnêteté, votre dévouement se réduisent... mais raison de plus, pour que je veuille savoir à qui je donne mon fils !... Avec ces yeux-là, avec cette honnêteté... enfin, avec ce je ne sais quoi qui est en vous... rienble !... morbleu ! il est impossible que vos parents ne soient pas...

EGLASTINE, avec reconnaissance. Oh ! monsieur !

LÉONCE, son père !...

PAULINETTE, Monsieur, parole d'honneur ! vous êtes un brave homme !

LACOURIÈRE. Pouvez enfants !... Allez, là ! dans mes bras ! dans mes bras !

DUCLÓS, à part, appuyé contre la colonne. Mon Dieu ! tous les pères ont le même cœur !

SCÈNE VII.

LES MÈRES, MAURLANC.

MAURLANC, à merveille, mon cher Lacourière, c'est donc pour me rendre témoin de vos étonnements de famille que vous m'avez fait venir ici ?... La regrette que l'absence du directeur, en m'alléguant à une attente un peu longue, ne m'ait pas permis de venir plus tôt.

LACOURIÈRE. Mon cher Maublanc, je vous raconterai... vous verrez par moi explication...

LÉONCE. Une seule sœur, mon père !... (à sa femme.) Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter ma femme.

MAURLANC. Votre femme ! En vérité, mon cher Lacourière, si le ton et le caractère de votre fille n'étaient aussi sérieux l'un que l'autre, il me serait impossible de ne pas croire à une plaisanterie.

LÉONCE, Monsieur !

MAURLANC. Avec une meilleure volonté de moule, tout le romantisme de cette aventure se trouve quelque peu déposé par les singuliers liseurs de mademoiselle.

EGLASTINE. Oh ! (Comme pour se souvenir à l'insolence, elle s'écrit quelques pas, la tête courbée, passant devant Léonce et Lacourière.)

MAURLANC. Il n'est guère admissible qu'avec un tel exemple sous les yeux, elle soit restée...

LÉONCE. Taisez-vous, monsieur !

EGLASTINE, venant à droite qui s'excuse. Mon père, déclarez votre fille !

TOUS. Son père !

MAURLANC, il ne manquait plus que cela !

LACOURIÈRE, étouffé. Son père !

DUCLÓS. (à sa fille.) En me faisant croire à sa mort, Monsieur de Maublanc, vous m'avez menti !

MAURLANC. Je suis habitué à désigner les injures... Quant à M. Lacourière, il comprendra, je pense, que s'il persistait dans ses déclarations... le respect de l'opinion publique et la crainte d'un ridicule ineffaçable me contraindraient à renoncer à toute alliance avec lui. (Qu. M. Léonce conclut, il le veut, ce mariage plus qu'étrange... mon fils s'épousera jamais la sœur de celui qui aura rassuré sa femme sur une place publique. (à sa femme.)

EGLASTINE, furieuse. Mon père !...

PAULINETTE, venant à droite. Monsieur !

DUCLÓS, passant à droite de Maublanc. Votre fils ! sachez-vous où il faut que vous l'alliez chercher, Int... C'est au bagne !

MAURLANC, Maublanc ?

DUCLÓS. Tenez, venez-lui en billet de banque qui lui appartiennent... (qui l'entraîne) est arrêté comme complice de l'assassinat de Chagnac.

TOUS. Flavian !

MAURLANC, NEDBORGE ! calmerie ! (Pendant ces derniers mots, Flavian, pâle et défilé, s'est enfoncé jusqu'au bout de ses yeux.)

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, FLAVIEN.

FLAVIEN, d'une voix affaiblie. Mon père, c'est la vérité !

MAURLANC, Grand Dieu !... (à Lacourière.) Non, non, vous ne croyez pas que mon fils soit coupable... Une imprudence... il n'a pas fait à Phœnix... Tu sauras le disculper, prouve ton héroïsme.

FLAVIEN, étonné. Elle paraît douce... Une acquiescence d'écarter pas ma honie !

MAURLANC, Tu pâlis !

FLAVIEN. Hénon... une atteinte serait portée à votre honneur, je la préviens par la mort.

MAURLANC, Juste ciel !

FLAVIEN. Le poison !...

MAURLANC, courrant en dehors de la scène.) De secours ! mon Dieu du secours !

FLAVIEN, restant par Lacourière et Léonce. Non !... je vous ? je dois insister ! Adieu ! mon père, pardonnez-moi ! ah ! (il s'enfuit sur les dates.)

SCÈNE IX.

LES MÈRES, LE MÉDECIN, LE DIRECTEUR, un INFIRMIER.

MAURLANC, au médecin. Par grâce, monsieur, par pitié... S'avez-vous mes fils. (Le médecin et le directeur sont restés Flavian, et l'infirmer sur la chaise étendue par l'infirmer qui a posé sur le banc une boîte de pharmacie. Le médecin y prend une boîte qu'il fait respirer à Flavian. Maublanc se jette à genoux devant son fils.) Flavian ! reviens à toi ! Flavian, mon enfant... mon fils... Rien !... (Le médecin rend la boîte à l'infirmer comme si tout moment était inutile. Maublanc s'aperçoit de ce mouvement.) Monsieur ! est-ce qu'il est mort... est-ce qu'il dort ? (Le directeur placé au avant de Flavian.) C'est pour moi mettre en face du cadavre de mon fils qu'on m'attire dans cette prison !... Oh ! c'est impossible !... je suis en délire... je... (Saisissant le bras de son fils.) Flavian ! reviens à toi ! Mais qu'a-t-il donc fait sur toi ou aux hommes pour qu'il me frappe dans ce que j'ai de plus cher !... (Son yeux après tombent sur Flavian.) Ah ! hurlo ! Duclós, vous êtes cruellement vengé ! (Il retourne auprès de son fils, le contemple un instant, défilé, avec une moue dédaigneuse, puis se couvre les yeux de ses deux poings levés. Lacourière et Léonce s'éloignent tristement du cadavre de Flavian. Flavian, qui se voit en face de son fils, se jette sur son ventre, se couvre le visage de ses mains, et se met à pleurer.)

MAURLANC, à part. (Le médecin et le directeur sont restés Flavian, et l'infirmer sur la chaise étendue par l'infirmer qui a posé sur le banc une boîte de pharmacie. Le médecin y prend une boîte qu'il fait respirer à Flavian. Maublanc se jette à genoux devant son fils.) Flavian ! reviens à toi ! Flavian, mon enfant... mon fils... Rien !... (Le médecin rend la boîte à l'infirmer comme si tout moment était inutile. Maublanc s'aperçoit de ce mouvement.) Monsieur ! est-ce qu'il est mort... est-ce qu'il dort ? (Le directeur placé au avant de Flavian.) C'est pour moi mettre en face du cadavre de mon fils qu'on m'attire dans cette prison !... Oh ! c'est impossible !... je suis en délire... je... (Saisissant le bras de son fils.) Flavian ! reviens à toi ! Mais qu'a-t-il donc fait sur toi ou aux hommes pour qu'il me frappe dans ce que j'ai de plus cher !... (Son yeux après tombent sur Flavian.) Ah ! hurlo ! Duclós, vous êtes cruellement vengé ! (Il retourne auprès de son fils, le contemple un instant, défilé, avec une moue dédaigneuse, puis se couvre les yeux de ses deux poings levés. Lacourière et Léonce s'éloignent tristement du cadavre de Flavian. Flavian, qui se voit en face de son fils, se jette sur son ventre, se couvre le visage de ses mains, et se met à pleurer.)

DUCLÓS. Mais mon œuvre n'est pas finie. (Ass. dans le coup de Flavian.) Ce soir vous serez libres ! (à sa femme.) et mon fils sera libre.

MÉTIÈRE TABLEAU

A droite, une salle de cabaret occupant seulement une partie de la largeur du théâtre, et s'élevant face au public, mais en son prolongement d'un plan à son autre; à gauche, le mur d'écocote de Paris avec ses grilles de barrière et un corps de garde; le cabaret, fleuri de drapeaux et de frons marchés au-dessus du sol, et portait pour enseigne à sa devanture de la barrière, et qu'un bras-à-claques sans étage; dans le fond, une porte conduisant aux autres parties du bâtiment; la porte d'entrée à vitrage s'ouvre en face de la barrière; des chaises et une table recouverte d'une nappe; au-delà du cabaret, la campagne. — Au lever du rideau, les commes de l'acteur visitent les boîtes et les paquets de ceux qui attendent dans Paris.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATA, MALAGUTTI, dans leur premier costume, ivres, mais sans trop chanter.

RATA, venant de la campagne, parait le premier, assés la barrière, puis appelle. Pst! pst! donc, laigant!

MALAGUTTI, sans chapeau sur le bras. Ce diable de chapeau est d'un lourd.

RATA. L'or est toujours léger. Et c'est de commun avec le beau sexe.

MALAGUTTI. Oui! j'en ai un torticolis dans le bras.

RATA. Bonnel, va! (il prend le chapeau et regarde dedans.) Le chapeau comble que voilà! Que de grâces loucristes! que d'atraits anachroniques!... amusez de scooché! hain! (il se secoue de la tête.)

MALAGUTTI, reprenant le chapeau après y avoir mis son mouchoir. Un instant! je suis jaloux comme un étalon, et je vois les charmes de la belle aux regards des profanes. (il montre les commes de l'acteur.)

RATA. Je me bats l'ordie de tous ces gabouus, tourterouus et autres cantalepus. La diligeuce que nous attendons ici va sortir par cette barrière, et nous ouvrir le sein protecteur de son impériale... En route! fouette cochier, m'vu, ni commi!

MALAGUTTI. La justice, qui a perdu notre juste, est dans la gîte jusqu'au cou!

RATA. Et quand elle commencera à se débarrasser, il y aura longtemps que nous trouverons dans les bazars de Turin avec le mapot que nous venons de dériver.

MALAGUTTI. Je ne sais pas, mais plus je bois plus j'ai soif... j'ai le gosier d'un sec...

RATA. Eh bien! le coup de l'étrier... Garçon!

SCÈNE II.

LES MÉMES, UNE FILLE DE SERVICE.

LA FILLE, sortant du cabinet. Voilà!

MALAGUTTI. Tiens!

RATA. C'est lui qui es le garçon?

LA FILLE. Unou qui vous voulez.

MALAGUTTI. Un garsot, là, dans cette salle.

RATA. Tout ce qu'il y a de plus superficiel!

LA FILLE, retourné. C'est bien.

MALAGUTTI. Fichelle! la belle brune!

RATA. Signor, où-les-vez vous passions.

LA FILLE, regard les verres et le vin à l'extérieur. Voilà! (A part.) Ils ont de mauvaises figures. (Elle vient se mettre d'écot, se débarr.) Messieurs, un paye d'avance.

RATA. Ça ne fait pas l'éloge de vos pratiques habituelles.

MALAGUTTI. Ah çà mais quel monde revoy-on donc ici?

RATA. Il demand une pibe. Tiens.

LA FILLE, étonnée. De l'or! Je vas vous rapporter votre monnaie.

RATA. Allons donc! est-ce que nous faisons de ces vilénies-là?

MALAGUTTI. Garde tout! (il se prend la tête.)

LA FILLE, à part. Je m'étais trompée, ils sont ivres comme il faut!

MALAGUTTI. Et permais-moi... (il voit l'entraineur.)

RATA, l'entraineur. Signor!... Et le moral!... (A la fille.) Parole d'honneur, il scandalise.

LA FILLE. C'est des seigneurs déguisés... bien sûr. (Elle rentre et disparaît.)

SCÈNE III.

RATA, MALAGUTTI.

MALAGUTTI, devant Rata qui entre dans le cabaret. Quand tu parles toujours, il me semble voir le diable se baigner dans un bûcher.

RATA, assés à gauche. Pourquoi aussi l'ennuyer à la bagnelle?

MALAGUTTI, passant le chapeau sur la table. A la santé.

RATA. Ne va pas te plonger dans les vignes!

MALAGUTTI. J'ai la tête forte.

RATA. C'est égal, non! Nous pourrions finir par la perdre.

MALAGUTTI. C'est! Biais! pas de mirants cabanbourg.

RATA. Allons, bon! v'la que tu vas chanter.

MALAGUTTI. C'est que je m'en mets des choses...

RATA. Qui sont à la hauteur de notre position sociale.

MALAGUTTI, assés. La diligeuce tarde bien!

RATA. Donne-tui donc le temps!

MALAGUTTI. Je voudrais déjà faire mon entrée triomphale dans la bonne ville de Turin.

RATA. Monsieur n'est pas dégoûté!

MALAGUTTI. Une fois là...

RATA. Oh! alors, quelle polissonne d'existence!

MALAGUTTI. Et les femmes! es consommé-je, de ces baya-jères!

RATA. Nous les ferons venir à nos dîners rapins... pour chasser nos mouches.

MALAGUTTI. Adopté à l'unanimité!... Mais je ne vois pas la diligeuce!

RATA. Tu es plus pressé que les chevants... Qu'est-ce que tu crains?

MALAGUTTI. Tout! Et d'abord notre voisin, le dégenéral.

RATA. L'houcruc? Il est bonché. Heureusement, il doit avoir pas osé de correctionnelle à manger... et avant qu'il ait fini un digestion...

(D'écot, venant par la campagne, s'avance avec précipitation. Il aperçoit Rata et Malagutti à travers le vitrage de la porte, fait un signe à Létou, Létouine et Fautier qui traversent le théâtre et passent la barrière. Double coup de derrière la maison.)

MALAGUTTI. Ça n'aurait pas été drôle au moins, si ce vieux caniche s'était mis à aboyer au sujet des petites, il aurait bien pu nous flaqueur du fil à retordre.

RATA. Et de fil en aiguille, M. le procureur du roi...

Séver, j'allais... (il se met à rire.)

MALAGUTTI. Les infortunés amonéent tant de carambolages!... Mais je ne vois pas la diligeuce.

RATA. Encore un coup... Je propose une santé.

MALAGUTTI. Laquelle!

RATA. Aux bons gentlemen qui ont empoigné sa hauteuse Chodruc-Duclos! (ils choquent leurs verres, Duclos s'avance par la porte intérieure et vient se planer au milieu d'eux.)

SCÈNE IV.

LES MÉMES, DUCLOS.

DUCLOS, Grand bien vous fasse, messieurs!

RATA ET MALAGUTTI, atterrés. Duclos! (ils se lèvent.)

DUCLOS, les regardant sur leurs chaises. D'écot-écot! vous dans la peine de vous assés!

MALAGUTTI, à part. Diable d'homme!

RATA. Qui voulez-vous?

DUCLOS. Je vous tiens donc! métrables!

RATA. Ah! oui-tà! (il cherche une arme dans sa poche.)

DUCLOS. Pas de gestes! le poste est là... un mouvement, et j'appelle!

RATA. Qu'est-ce qui vous prend? Je cherche ma tabatière.

MALAGUTTI, l'écot au-dessus de la table pour parler bas à Rata. Méts du sucot sur la Lartine.

RATA. C'est donc une conversation en douceur que nous allons avoir à triturer... (frappant sur la table.) Hô! le rui-sot! (La fille paraît.) Jeune homme, un verre et deux bouteilles.

DUCLOS, l'écot. Boure avec vous! affluant.

RATA. La Vin est le grand respect de la conversation. (La jeune fille sort et s'en va assés.) Allons, assés-écot... pour l'écot chanter.

DUCLOS. Je veux de vous deux choses!

RATA. Vous voulez?

DUCLOS, avec énergie. Je veux!

RATA. Quel? Je ne suis pas sourd!... laissez votre organe.

DUCLOS, s'écotant. Vous allez d'abord me remettre le papier arraché par vous à cette jeune fille que vous diriez votre nièce.

RATA. Un papier?

DUCLOS. Oubliez!

RATA. Voyons s'il se trouve dans mon portefeuille... (il fouille et se remet au papier.) C'est n'est pas ça... c'est des lettres d'écot.

MALAGUTTI. Aurais-je laissé ce papier dans nos archives?... Je vais y aller voir! (il prend le chapeau et se pour secot.)

DUCLOS se lève, le secot au coule par derrière et le secot sur sa chaise. Resiez!

RATA, devant se payer à Duclos route débot. Voilà!

DUCLOS. Mon tout! Félicitate de maizone de Nérouel! oh!

mes yeux s'emplit de larmes! (Pendant qu'il lit, on voit sa servante de la table. Rata prend l'une des deux bouteilles, l'alsane, et y verse le contenu d'une fûte qu'il tresse de sa poche.)

RATA, à part. Est-ce bien vu d'avoir toujours sur soi sa petite pharmacie?

UCLOS, à lui-même. Elle fuyait avec son enfant!... Ah! vous êtes deux lâches scélérats.

MALAGUTTI. Ne crées donc pas si fort! (à part.) Et cette diligence qui m'arrive pas...

UCLOS. Maintenant, le second chose que j'exige, c'est une déclaration écrite relativement au meurtre que vous avez commis au Palais-Royal.

MALAGUTTI. Un inserte?

RATA. Non!

UCLOS. Ne ayez pas l'air l'or que vous avez volé. (il s'adresse le secrétaire qui le ramène dans le chapeau.)

MALAGUTTI. Chut! (il place le chapeau par terre entre ses jambes.)

RATA à Duclos. Quand nous venons de vous remettre ce papier précérez, vous n'allez pas nous faire pincer.

UCLOS. Si je vous laisse fuir, me promettez-vous du noiaes de ne plus commettre de crimes?

MALAGUTTI. Nous vous le jurons.

RATA, détaché. Ma parole d'honneur. (il se rancie, et rempli le verre avec deux bouteilles, versant à Duclos le vin qu'il a empoché.) Mais un serment, vous le savez, ce n'est pas un serment, pour avoir des racines solides, ainsi... (il veut trépasser.)

UCLOS. Non, vous dis-je.

RATA. Buvez donc un coup! buvez donc.

UCLOS, le regardant. Eh bien, soit! je boirai... (appelant.) Hô! quelqu'un... une pienne, de l'encens, du poivre... (il veut empoigner les bouteilles, Rata inspecte vivement pour qu'elle ne soient pas confondues et les place à l'encre; il s'écartere tout en qu'il demande Duclos.) Maintenez! écrivez.

RATA. Buvez d'abord, ou rien de fait.

UCLOS, porte le verre à ses lèvres et écrit: « Que monsieur Flavien de Maulaine ne soit pas accusé de complicité dans le meurtre du chirurgien, » (Rata voyant Duclos reporter son verre à ses lèvres.)

MALAGUTTI. On l'accuse donc, M. Flavien. (Duclos pose son verre sur la table.)

RATA, à part. Il e vidé son verre, hôte! (à part.) Buvez (il verse de nouveau avec les deux bouteilles, et boit ainsi qu'il veut.)

UCLOS, tenant son verre à la main, continue à écrire. « Les seuls coupables sont ceux qui signent cette déclaration... »

MALAGUTTI. Ah! par exemple.

RATA. Plus souvent que la maison Rata et Malagutti endosserait une pareille bétaise.

UCLOS. Écrivez, vous dis-je, ou je vous perds!... (il se dirige à boire. Rata qui le voit, se met plus honte, Duclos depuis son verre vide.) Maintenant, signez!

RATA. C'est bon! on signe. (à part.) La petite drogue ne va pas tarder à agir.

MALAGUTTI. À moi le pince, que j'endosse.

RATA. Un instant, le défilé de paraphe entraîne naitité. (à Malagutti.) A lui!

MALAGUTTI, signe et remet le papier à Duclos. Voilà.

RATA. Maintenant encore un verre!

UCLOS, portant le verre à son front. Non... je ne sais ce que j'éprouve.

MALAGUTTI, à part. Je le sais bien, moi.

RATA, à part. Ça mijole.

UCLOS. Mes yeux s'oppressent...

RATA, à Malagutti. Je vas lui mettre la tête sous l'aile. (à Duclos.) Vous-dites?

UCLOS. Je... ah! (il appuie le crâne gauche sur son chapeau qu'il vient de déposer sur la table après l'avoir garé jusqu'à son nez, et s'écroule s'épouillant par l'effet d'un poison stupefiant.)

RATA, se le portant pas de van et se relevant pas à pas. Suivent mon raisonnement. Cette déclaration que vous nous faites signer là nous coupe sous le gâtère tout espoir de salut... pour le cas où nous serions pincés... pourquoy... vous allez le comprendre lentement... Vous me suivez, mais n'est-ce pas? (les yeux de Duclos sont fermés. Rata lui pose la main devant les paupières.) Sit... Bonsoir!

MALAGUTTI, prenant son chapeau. Victoire! victorieux! le quibus dans le gibus, et flions, flions!

RATA, fendant après avoir ouvert le porte vitrine. Et notre déclaration!

MALAGUTTI. Ah! oui.

RATA. Le Chodruc va casser sa pipe; si le croque-mort troue vite ça sur lui!

MALAGUTTI. Ça nous compromettrait.

RATA. Procédons à l'enlèvement. (ils reviennent aux deux côtés de Duclos. Cela veut glisser au sein dans la poche au Duclos à terre le papier.)

UCLOS, se levant tout à coup et les menaçant à la gorge. Halte-là!

RATA et MALAGUTTI. Il n'est pas mort!

UCLOS. Vous ne m'échapperez pas!

MALAGUTTI. Et votre promesse!

UCLOS. Faisons prout de vous laisser fuir si vous m'accommodez pas un nouveau crime, et vous avez voulu m'empoisonner. Tenez, voilà votre vin! (il prend son chapeau et on jette au dehors le vin qu'il a laissé tomber en fignant de boire.)

RATA qui se meurt à terre, se lève, se met de côté. Le voilà parti!

MALAGUTTI, saignant dans la gorge. Grâce!

UCLOS. Non, pas de grâce.

RATA, se débattant sous les pieds de Duclos. Ma foi! le tout pour le tout!

UCLOS lui présentant le canon d'un pistolet. Un instant!

MALAGUTTI, tirant à son tour (huite ou douille) (il ouvre son costume et veut frapper Duclos de l'entre-côte.)

UCLOS, lui présentant un second pistolet. Ne bougez pas! (il tient immobiles sous le canon de son arme Rata et Malagutti hors contact de la main, puis il appuie.) A moi! le garde! (Pendant ce moment, Rata fait par le campagne et Malagutti par l'intérieur de cabinet. Les soldats, sortant du corps de garde, courent dans la direction que leur montre Léonce vers le premier des cris de Duclos.)

LÉONCE. Arrêtez-les.

SCÈNE V.

PAILLETTE, EGLANTINE, UCLOS, LÉONCE, puis RATA, MALAGUTTI, SOLDATS et PEUPLE.

LÉONCE. Venez, Eglantine!

EGLANTINE. Mout père! (elle se jette au cou de Duclos qui va en se d'aller.)

UCLOS, à Léonce. Remettez à M. de Maulaine la réhabilitation de son fils. Et vous qui bientôt allez devenir le mien, dites à Lacourrière qu'il se rassure, (s'adressant à Eglantine.) Le monde ignore toujours que je suis son père!

EGLANTINE. Que dites-vous?

UCLOS. Il le faut, ma fille... Ce monde à qui j'ai jeté un déji vous envelopperait avec mon dossier de réputation... et je ne le veux pas... Seulement vous parlez, un secret, amusez-vous ton père... Mais que nul ne puisse soupçonner les trésors d'amour et de tendresse cachés sous les haillons du pauvre Chodruc-Duclos!

LA FOULE et LES SOLDATS, en dehors. Les voilà! les voilà! (Malagutti apparaît dans le toit de cabinet avec des soldats; d'autres sortent au dehors Rata qu'ils ont saisi dans le campagne.)

RATA, à qui l'on prend son portefeuille. Ils me dévalisent! ou voleur!

MALAGUTTI, d'un air pincé. La diligence et trop tardé.

RATA, à qui les soldats commandent de se mettre en marche, se retourne vers Malagutti. Pat! Ici donc!

7738

FIN